

ACTE V, 2e TABLEAU, SCÈNE II.

PAUL ET VIRGINIE,



DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX,

par MM. Boulé et Cormon.

Le décor du naufrage par MM. Philastre et Cambon, et les cinq autres par M. Bouillé.
Musique de M. Artus.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 20 NOVEMBRE 1841.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
PAUL	M. Albert.
VIRGINIE	Mlle E. Prosper.
Mme LATOUR (30 ans au premier acte.)	Mme Mirecourt.
MARGUERITE (30 ans.)	Mlle Lucie.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (40 ans), sous le nom de M. Henri à l'Ile de France	M. Matis.
LE MARQUIS DE VAUDOIS (38 ans)	M. A. Gras.
MARTIAL BLANCHET (20 ans)	M. Ch. Pérey.
DOMINGUE (45 ans)	M. Cullier.
MARIE, sa femme (30 ans)	Mme Abalabat.
M. DE LA BOURDONNAYE, Gouverneur de l'Ile de France	M. Charnoz.
LA BARONNE DE REYNAL	Mme Dupont.
ANDRÉ, mulâtre	M. Hamel.
ZIZINE, vieille négresse	Mlle Racine.
M. MOREL, Notaire	M. Bertholet.
PREMIER COLON	M. Alexandre.
DEUXIÈME COLON	M. E. Roger.
UN MATELOT, personnage muet	M. Hochreux.
PAUL, 10 ans / VIRGINIE, 8 ans	au premier acte, personnages muets.

Officiers de la suite du Gouverneur. Nègres et Négresses. Mulâtres et Mulâtresses. Colons. Domestiques nègres de la suite du Gouverneur. Domestiques blancs de la Baronne. Invités. Un Abbé.

Les 1er, 2me, 3me et 5me actes se passent à l'Ile de France, et le 4me chez la Baronne, à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur de la case de Mme Latour. Le fond est entièrement ouvert et laisse voir des rochers; plus loin un paysage, puis des montagnes. Dans la case on voit une table et des siéges en bois. Des ustensiles de pêche et de jardinage sont accrochés aux murailles.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme LATOUR, MARGUERITE, DOMINGUE, MARIE, Nègres et Négresses.

Au lever du rideau, Mme Latour et Marguerite sont assises à gauche du spectateur. — A droite, Marie et plusieurs Négresses sont assises à terre, et travaillent à des paniers. Au fond, en dehors de la case, Domingue et plusieurs Nègres se livrent à divers travaux. Un rouet, placé devant Marguerite, indique qu'elle

est occupée à filer. Mme Latour tient un ouvrage à l'aiguille.

Mme LATOUR.

Oui, Marguerite, c'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrans de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts... La Providence qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, m'en réservait un que ne donnent ni les richesses ni la grandeur... (*Lui tendant la main.*) C'était une amie!

MARGUERITE.

Unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, nous vivons comme deux sœurs, n'ayant qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table!

Mme LATOUR.

Chacun de nos enfans a deux mères, et chacune de nous a deux enfans.

MARGUERITE.

Entre nous, tout est commun.

Mme LATOUR.

Non, Marguerite, non, et c'est ce qui me fâche... Si tu travailles sans cesse, c'est pour mon bien-être, à moi, plus que pour le tien; lorsque tu achètes les étoffes qui servent à faire nos robes, tu as bien soin que la mienne soit d'une qualité supérieure; si tu rapportes de Port-Louis des madras pour nos coiffures, le mien est toujours le plus élégant... (*Se levant.*) Les plus jolies plantes ornent ma case, et les meubles les plus utiles y sont placés par tes soins... Tout cela, Marguerite, tout cela n'est pas juste, et je ne veux plus tolérer de semblables préférences.

MARGUERITE, *de sa place.*

Et pourtant, quoi de plus naturel?.. vous êtes une grande dame, vous, pauvre comme moi maintenant, c'est vrai; mais sans les malheurs qui vous ont conduite ici, vous seriez dans un bel hôtel de Paris, au milieu du beau monde, tandis que moi... quelle différence!... (*Se levant et allant à Mme Latour.*) Quand bien même une faute que je pleure encore ne m'aurait pas obligée de quitter mon village et la chaumière de ma famille, que serais-je aujourd'hui?... une pauvre paysanne bretonne, sans instruction, à peine mieux vêtue que je ne le suis maintenant, bonne tout au plus à devenir votre servante... Et je ne travaillerais pas plus que vous pour rétablir un peu les distances que le sort a rapprochées?.... Et je ne bénirais pas le ciel de m'avoir donné pour amie, pour sœur, celle qui devrait être ma maîtresse?

Mme LATOUR.

Bonne Marguerite!... Oh! donne-le-moi toujours ce nom de sœur que tu comprends si bien, et souviens-toi qu'entre nous il n'y a plus ni rang ni naissance!

MARGUERITE, *tristement.*

J'ai voulu m'élever au-dessus de ma condition, vous avez voulu descendre au-dessous de la vôtre, de là nos chagrins, nos malheurs passés.

Mme LATOUR, *avec bonheur.*

Eh bien, nous avons pour nous consoler les joies de la maternité, les plaisirs d'une amitié sincère, inaltérable, et le bonheur de l'égalité!... Mais nous parlons, et notre ouvrage n'avance pas.

MARGUERITE.

C'est vrai; j'ai encore quelques écheveaux de coton à dévider... Travaillons!

Mme LATOUR, *s'adressant aux Nègres et Négresses qui cessent leurs travaux.*

Merci, mes amis, merci pour nos bons serviteurs que vous avez bien voulu aider dans leurs travaux... Les deux pauvres veuves n'oublieront pas votre obligeance!

Sortie des Nègres et Négresses. Mme Latour et Marguerite retournent à leur ouvrage.

SCÈNE II.

Mme LATOUR, MARGUERITE, DOMINGUE et MARIE.

Mme LATOUR.

Domingue!

DOMINGUE.

Maîtresse!

Mme LATOUR.

Où est Virginie?

DOMINGUE.

Chez monsieur Henri.

Mme LATOUR.

Monsieur Henri...

DOMINGUE.

Un blanc du voisinage... arrivé dans l'île depuis peu de temps.

MARGUERITE, *à Domingue.*

Et Paul?

DOMINGUE.

Paul, être avec Virginie... Paul jamais quitter petite sœur.

MARIE.

Comme ils s'aiment!

DOMINGUE.

Ah! doux Jésus! deux anges!... si beaux! si bons!... Paul n'est pas heureux.. Paul pleure... vite, vite, Virginie!... la voilà, Paul rit... Paul être bien content, bien joyeux!... Et quand lui venir avec Domingue dans belle forêt... O Domingue! vois donc là-haut, bon fruit... petit nid d'oiseau pour Virginie, pour petite sœur!... Vite, Paul monte sur grand arbre, et Domingue avoir peur, bien peur!... Domingue bien bête, parce que Paul bien adroit.

Mme LATOUR.

Mais il me semble qu'ils devraient être de retour.

MARGUERITE.

Il est déjà tard...

DOMINGUE, *du fond.*

Oh! non, non, le soleil n'être pas encore derrière grande montagne.

MARGUERITE.

Ils se sont peut-être arrêtés en revenant au repos de Virginie.

Mme LATOUR.

Si nous allions au devant d'eux?

MARGUERITE.

Volontiers.

Mme LATOUR, *se levant.*

Je me sens fatiguée par le travail; une promenade me reposera.

MARGUERITE, *de même.*

Moi aussi.

Elle va ranger son rouet.

DOMINGUE, *à Maria.*

C'est pas pour promener que maîtresses sortent... c'est pour trouver plus vite petits maîtres; bonnes mères, pas raisonnables !

MARGUERITE.

C'est demain que tu vas à Port-Louis, n'est-ce pas, Domingue?

DOMINGUE.

Oui, maîtresse, avec Marie... Moi, avoir beaux plants de lataniers que colon bien riche achètera bien cher.

MARIE.

Et moi, maîtresse, voyez... six paniers pour jeunes demoiselles créoles.

Mme LATOUR.

Braves gens !... c'est votre travail qui nous fait vivre.

DOMINGUE.

Faut bien !... Pauvres esclaves travailler, vivre, mourir pour bonnes maîtresses... pour petits maîtres aussi.

Mme LATOUR.

Vous, des esclaves !... oh ! non, non... des amis !

Mme Latour et Marguerite donnent la main à Domingue et à Marie, qui s'inclinent à la mode du pays, jusqu'à terre, puis elles s'éloignent par le fond à droite. En même temps Martial descend des rochers à gauche.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARTIAL.

Il porte une jolie livrée à la mode du temps. Avant d'arriver à l'entrée de la case, il semble chercher à reconnaître l'endroit où il se trouve. Il porte une petite ombrelle avec laquelle il cherche à se garantir du soleil. Domingue et Maria l'aperçoivent en même temps qu'il les voit.

MARTIAL, *s'arrêtant à l'entrée de la case.*

Le concierge, s'il vous plaît?

Domingue et Marie se regardant.

DOMINGUE, *avec étonnement.*

Pas comprendre...

MARTIAL.

Je demande le portier?... (*Même jeu de Domingue et de Marie*) Merci, me voila bien! (*Il descend la scène en parlant.*) Comment! il n'y a pas de suisses dans ce pays d'Africains! (*Domingue et Marie le regardent avec surprise de tous côtés.*) Quand j'aurai des courses à faire, ça sera commode!... Qu'est-ce qu'ils ont à me dévisager comme ça?... Ah! j'y suis, c'est mon ombrelle... Ceci, boules de neige, est le présent d'une passion que j'ai à Paris... Séraphine, une délicieuse enlumineuse, que j'ai laissée très-malheureuse, il y a trois mois, et que j'irai rendre heureuse dès que j'aurai fait fortune dans ce pays sauvage. Tiens, Martial Blanchet, m'a-t-elle dit, que ceci te rappelle ton amante adorée, et protége ce teint de lis qui l'a séduite!... (*Voyant que Domingue et Maria continuent à le regarder sans faire attention à ce qu'il dit.*) Décidément il faut que j'aie quelque chose en soi de... Non, c'est ma livrée qui produit son effet.

MARIE, *s'approchant de lui.*

Jeune blanc... bien beau !

MARTIAL, *d'un air malin.*

Hé! hé! la négresse!... elle est fort bien, cette gaillarde-là ! (*Il se donne des airs.*) Pourriez-vous me dire, ravissante moricaude, si madame Latour habite ici?

MARIE.

Madame Latour?... Oui, oui, maîtresse à moi !

MARTIAL.

Merci, négresse; merci, ma bonne chatte.

DOMINGUE.

Ici, case à maîtresse Latour... là-bas, case à maîtresse Marguerite.

MARTIAL.

Connais pas Marguerite... C'est à madame Latour que j'ai affaire; allez m'annoncer, bon homme... Martial Blanchet, Parisien et débarqué depuis trois jours... Ah ! vous ajouterez que je viens de la part du marquis de Vaudois, dont je suis le... Allez!... Eh bien ! à qui est-ce que je parle?

DOMINGUE, *le regardant.*

Blanchet, Parisien... marquis, dont toi être le... Comprends pas.

MARTIAL, *le contrefaisant.*

Comprends pas!... Crétin, va !

DOMINGUE.

Maîtresse Latour n'être pas dans case.

MARTIAL.

A la bonne heure... Maîtresse à toi être allée promenér... Tiens, v'là que je parle nègre sans m'en douter... C'est étonnant comme j'ai de la facilité pour les langues vivantes... (*A Domingue.*) Puisque cette bonne dame n'est pas dans son hôtel... Je vas me reposer une idée !.. (*Il s'assied.*) Car il y a d'ici à la ville une satanée trotte.

DOMINGUE, *le regardant.*

Trotte...

MARTIAL.

Un polisson de ruban de queue.

DOMINGUE.

Ruban de queue !... Comprends pas.

MARTIAL.

Hé! hé!... ce gaillard a une drôle de boule !

DOMINGUE.

Boule!

MARTIAL.

Éloignez-vous un peu, mon bonhomme... la conversation des personnes de votre sexe n'a pas de charme pour moi... Approchez, belle insulaire! (*Il prend la main de Maria.*) Oh! quelle peau!... oh! que c'est doux!... on dirait du velours d'Utrecht.

DOMINGUE, *éloignant brusquement Maria.*

Marie pas pouvoir causer avec blanc.

MARTIAL, *à lui-même.*

Il est jaloux!

DOMINGUE.

Marie préparer repas du soir.

MARTIAL, *se levant.*

Ah! à propos! si on pouvait se rafraîchir, ça m'obligerait.

DOMINGUE.

Marie, blanc avoir soif.

Il lui parle bas. Marie entre à gauche et revient aussitôt.

MARTIAL, *à lui-même.*

Voyons, qu'est-ce qu'elle va me donner?... un verre de liqueur des îles, sans doute, de la vraie! j'avoue que ça me botterait... (*Voyant Marie qui revient et lui présente à boire.*) Une tasse en coco! j'en ai vu comme ça sur le quai aux fleurs... Ah! je savoure d'avance... (*Il boit.*) Pouah!... c'est de l'eau, Dieu me pardonne, c'est de l'eau!

MARIE, *riant.*

Bonne eau, bien claire!

MARTIAL, *vexé.*

Il est clair que c'est une farce! (*A Domingue.*) Tu savais ça, toi, drôle?

DOMINGUE, *riant.*

Petit blanc avoir fait vilaine grimace... Bonne eau, pas faire mal.

MARTIAL.

Pas faire mal, animal!... Si j'étais ton propriétaire je te flanquerais la bastonnade!

DOMINGUE.

Oh! maîtresse, jamais battre vieux nègre!

MARTIAL, *étonné.*

Ah bah!

DOMINGUE.

Marie non plus... pas battue!

MARIE.

Jamais battue.

MARTIAL.

Comment, on ne vous caresse pas les côtes de temps en temps?

DOMINGUE *et* MARIE.

Oh non, non!

DOMINGUE.

Mais pas partout comme ici... tous les maîtres pas être bons pour pauvres esclaves.

MARTIAL.

C'est un fichu métier, hein?... on vous fait travailler comme des... que vous êtes, depuis le matin jusqu'au soir!

DOMINGUE.

Oh! non, non!... Une heure le matin.

MARTIAL, *comptant sur ses doigts.*

Bon!

DOMINGUE.

Une heure dans le jour.

MARTIAL.

Une et une font deux.

DOMINGUE

Et une heure le soir.

MARTIAL.

Ça ne fait jamais que trois... Après?

DOMINGUE

Voilà bien assez!

MARIE.

Oh! oui, bien assez!

MARTIAL.

Comment assez?... trois heures de travail!...

DOMINGUE, *en poussant un long soupir.*

Pauvres nègres, bien fatigués!

MARIE

Bien fatigués!

MARTIAL.

Comment, fainéans que vous êtes, vous ne travaillez que trois heures par jour .. et vous avez l'audace de vous plaindre!... Mais qu'est-ce que je dirai donc, moi, moi être civilisé, être libre, doué d'intelligence et d'une peau blanche?.. moi qui n'arrête pas de la journée!.. Le cheval, la voiture, l'appartement, les habits, les bottes, les courses, servir à table, monter derrière le carrosse ou galoper devant, attendre tous les soirs à la porte d'un bal ou d'un spectacle en compagnie d'un fiacre ou d'un lampion... déshabiller monsieur, se coucher à deux heures du matin pour se relever à cinq et recommencer..... et tous les jours comme ça, depuis la Circoncision jusqu'à la saint Sylvestre!... Saperlote!... qu'est-ce que je dirai donc?... Mais je renie ma couleur, je veux devenir nègre, métis, albinos ou mérinos, je m'en fiche!... pourvu que je ne travaille que trois heures comme les propres à rien qui te ressemblent!

DOMINGUE.

Toi, pas comme pauvres nègres, ailleurs, toi pas battu.

MARIE.

Pas battu!

MARTIAL.

Ah! parbleu, il ne manquerait plus que ça!... Jamais battu.

DOMINGUE.

Et puis, toi libre!

MARIE.

Libre!

MARTIAL.

Ah! voilà, je suis forcé d'en convenir... de ce côté l'avantage est pour moi... (*Avec fierté.*) Je suis libre!... libre d'être le domestique de qui je veux.

DOMINGUE, *à Maria.*

Lui pas battu, lui libre, lui bien heureux!

MARTIAL, *allant s'asseoir du côté opposé.*

On a bien raison de dire qu'il faut toujours regarder au-dessous de soi.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

Le Marquis a paru pendant les derniers mots de la scène. Il se trouve après de Martial au moment où celui-ci vient de se rasseoir.

LE MARQUIS.

Que fais-tu là ?

MARTIAL, *se relevant vivement.*

Oh! monsieur le marquis.

DOMINGUE, *étonné, à Marie.*

Deuxième étranger!

LE MARQUIS, *à Martial.*

Répondras-tu ?

MARTIAL, *embarrassé.*

Dame... monsieur le marquis, je... je...

LE MARQUIS.

Comment, drôle, tu t'amuses à causer au lieu de faire ton devoir!

DOMINGUE, *à Marie, montrant le Marquis.*

Oh! Marie... voilà maître à petit blanc!

MARTIAL.

Pardon, monsieur le marquis... c'est que madame Latour n'était pas chez elle.

LE MARQUIS.

Eh bien! est-ce une raison pour me faire attendre ?... Il fallait venir me rendre réponse, maraud, et m'éviter le désagrément de quitter mon chemin pour pénétrer dans ces rochers.

MARTIAL.

J'étais si fatigué que je me reposais une idée

LE MARQUIS.

Est-ce qu'on se repose dans le jour, paresseux!

MARTIAL, *regardant Domingue qui sourit.*

C'est humiliant de s'entendre traiter comme ça devant ces négrillons!

DOMINGUE, *bas à Martial, d'un air malin.*

Toi libre... mais pas libre de reposer toi!

LE MARQUIS.

Un quart de lieue inutilement, par la chaleur... Si tu n'es pas plus actif, tu auras affaire à moi, entends-tu ?

DOMINGUE, *à Martial.*

Oh! maître à toi bien méchant!

MARTIAL, *se montant.*

Après tout, monsieur le marquis, je vous ferai observer que...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce? .. Tu raisonnes, je crois!... Prends garde de m'échauffer les oreilles!

MARTIAL, *même jeu.*

Mais c'est qu'en vérité!...

LE MARQUIS.

Tais-toi, te dis-je, faquin! (*Mouvement de Martial.*) Encore!

Il le fait tourner, et lui donne un coup de pied.

MARTIAL.

Oh!

DOMINGUE, *à Martial.*

Toi, jamais battu, jamais!

MARTIAL, *à lui-même.*

Saperlote!... un être libre, doué d'intelligence et d'une peau... recevoir un soufflet pareil! devant de méchans crépus!... que c'est dégradant, bon Dieu, que c'est dégradant!

Martial remonte au fond. Domingue le désigne à Marie d'un air moqueur

LE MARQUIS, *à lui-même.*

Quelle misérable cahute! et quel pays!... Il y a de quoi mourir d'ennui rien que d'y songer!... Cependant je n'ai pas à choisir, l'exil... ou quelque chose de plus triste encore .. Allons, du courage, de la philosophie!... (*A Domingue.*) Dis-moi, l'ami ?.. (*Domingue s'approche*) tu appartiens à madame Latour ?

DOMINGUE.

Oui, oui.

LE MARQUIS.

Penses-tu qu'elle tarde à rentrer ?

DOMINGUE.

Oh! non, Domingue l'avoir vue là-bas, auprès des grands bambous.

MARIE.

Voilà, voilà maîtresse!

LE MARQUIS, *regardant au loin.*

C'est elle qui marche la première, n'est-ce pas?

DOMINGUE.

Oui, oui... maîtresse Latour!

LE MARQUIS, *à lui-même.*

Je l'aurais deviné... malgré ce costume grossier on voit que cette femme a du sang noble!

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme LATOUR, MARGUERITE.

Elles entrent vivement, et sont accompagnées de quelques Nègres.

Mme LATOUR, *ne s'apercevant pas d'abord de la présence du Marquis.*

Domingue, les enfans ne sont pas au repos de Virginie, et... Que vois-je ?... un étranger...

(Elle salue.)

LE MARQUIS, *s'inclinant à peine.*

Madame...

Mme LATOUR, *continuant.*

Cours au morne de la Découverte, Domingue; voici quelques bons Nègres du voisinage qui de leur côté veulent bien descendre jusqu'à la plaine... Allez, mes amis, et ramenez-les sur-le-champ, je vous en prie, car le temps se couvre, et je suis inquiète quand ils restent dehors pendant l'orage... Allez, allez vite!

DOMINGUE.

Oui, maîtresse!

Il sort avec Marie et les Nègres. Sur un geste du Marquis, Martial s'éloigne.

SCÈNE VI.

MARGUERITE, Mme LATOUR, LE MARQUIS.

Mme LATOUR.

Puis-je savoir, monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler?

LE MARQUIS, *avec importance.*

Le marquis de Vaudois, ex-lieutenant aux gardes, arrivé de Paris depuis trois jours.

Mme LATOUR, *vivement.*

Vous venez de France, monsieur?

LE MARQUIS.

Oui, madame, et je vous en rapporte des nouvelles toutes fraiches.

Mme LATOUR.

A moi!.... des nouvelles!...

LE MARQUIS.

De madame la baronne de Reynal, votre tante, et ma parente éloignée par alliance.

Mme LATOUR.

O mon Dieu!.... Ma tante!.... la pitié serait-elle entrée dans son cœur, et répondrait-elle enfin aux lettres que je lui ai adressées à plusieurs reprises pour exciter sa sensibilité en faveur de ma fille... car, je n'ai pas besoin de vous l'apprendre, monsieur, vous saviez déjà, et vous êtes sûr maintenant, que nous sommes pauvres. Oh! je ne rougis pas de cette pauvreté, j'en suis fière!

LE MARQUIS, *légèrement.*

Eh! mon Dieu, madame, la fortune est une capricieuse; tel jouit de ses faveurs aujourd'hui, qui demain... (*S'arrêtant tout à coup, et regardant Marguerite.*) Mais pardon, je ne sais si je dois... c'est à vous seule...

Mme LATOUR.

Oh! vous pouvez parler devant Marguerite, monsieur; c'est mon amie, ma seule amie... la confidente de tous mes chagrins, de toutes mes espérances; je n'ai rien de caché pour elle.

Marguerite lui prend la main pour la remercier.

LE MARQUIS.

Ma mission près de vous est fort simple. En apprenant que j'allais à l'Ile de France, où je compte me fixer pendant quelques années, Mme de Reynal me pria de me charger d'une lettre qui vous est adressée.

Mme LATOUR, *avec joie.*

Une lettre d'elle!...

LE MARQUIS, *la lui présentant.*

La voici, madame.

Mme LATOUR.

Vous permettez, monsieur?

LE MARQUIS.

Veuillez en user librement, madame; je sais combien l'impatience est naturelle en pareille occasion.

Il remonte de quelques pas.

MARGUERITE, *à Mme Latour.*

O mon Dieu! chère amie, comme vous êtes émue et tremblante.

Mme LATOUR.

C'est de joie, Marguerite; il y a si longtemps que nous l'attendons cette réponse... et quelque chose me dit là qu'elle renferme le bonheur de ma fille!... le nôtre, chère Marguerite!.. Comprends-tu que ma main tremble en déchirant cette enveloppe?

MARGUERITE.

Allons, du courage!

Mme Latour déchire l'enveloppe, regarde, et pousse un cri.

Mme LATOUR.

Ah! mon Dieu!

MARGUERITE, *vivement.*

Quoi donc?

Le Marquis se rapproche

Mme LATOUR.

Ma lettre!... la dernière!... elle me la renvoie sans l'avoir lue, sans l'avoir décachetée.

Elle se laisse tomber sur un siége, et fond en larmes.

MARGUERITE.

Ah! c'est affreux!

Mme LATOUR.

Voilà le prix de huit années de patience!

LE MARQUIS, *embarrassé.*

Madame, si j'avais su ce que contenait cette enveloppe, je ne me fusse pas fait, je vous le jure, le messager de Mme de Reynal.

Mme LATOUR, *essuyant ses larmes et se relevant.*

Oh! je vous crois, monsieur, je vous crois, et je ne vous rends pas complice de l'humiliation que je subis en ce moment... C'est elle seule que je dois en accuser, elle, ma tante! c'est elle, c'est cette femme cruelle qui nous contraignit, mon malheureux époux et moi, à chercher dans cette île un refuge contre ses persécutions! C'est elle qui, ne pouvant plus m'atteindre ici que par le mensonge et la calomnie, en a répandu contre moi de telle sorte que vous-même, monsieur, oui, vous-même, convenez-en, vous êtes entré ici prévenu contre une pauvre femme qui cependant n'est pas aussi coupable qu'on veut bien le dire, et que vous le croyez sans doute.

LE MARQUIS.

Madame, je vous jure ..

Mme LATOUR, *noblement, et s'avançant vers le Marquis.*

Tenez, monsieur, soyez mon juge! Mes parens, d'une ancienne et riche maison de Normandie, refusèrent d'accorder ma main à M. Latour, jeune officier sans noblesse et sans bien. En vain il les supplia de faire son bonheur et le mien, assurant que son épée lui gagnerait une fortune brillante, en vain j'ajoutai moi-même que ma dot serait plus que suffisante pour nous permettre de figurer dans le monde sans déshonneur pour ma famille; tout fut inutile! Alors j'épousai secrètement M. Latour... ce fut une faute... Eh bien! je le sens aux battemens de mon cœur, si Léon était encore là, comme je l'ai vu, à mes genoux et me conjurant de ne pas faire le malheur de sa vie, malgré la perspective des maux horribles que j'ai

soufferts, je m'y exposerais de nouveau sans hésiter, plutôt que de repousser tant de sincérité et tant d'amour!

LE MARQUIS, *après avoir respecté un instant le silence de Mme Latour.*

Et ce fut sans doute à la suite de votre mariage que vous vîntes vous établir dans cette île?

Mme LATOUR.

Oui, monsieur; mon pauvre mari me laissa à Port-Louis, il s'embarqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y acheter quelques noirs et de revenir promptement ici former une habitation; mais, hélas! peu de temps après son arrivée, les fièvres qui désolent ces contrées vinrent à éclater dans toute leur force, M. Latour en fut atteint... et il mourut!

Les sanglots couvrent sa voix.

MARGUERITE, *retenant ses larmes.*

Ma pauvre amie se trouva veuve au moment d'être mère, n'ayant qu'une négresse pour tout bien au monde. Mais son malheur lui donna du courage; elle résolut de cultiver avec son esclave un petit coin de terre, et elle s'achemina vers ces rochers, afin d'y trouver quelque asile où il lui fût possible de vivre seule et inconnue.

Mme LATOUR.

C'est là, monsieur, que je rencontrai une femme vive, bonne et sensible... Elle cultivait, avec l'aide d'un vieux noir, un petit coin de ce canton... je lui contai mes malheurs, et elle m'offrit en pleurant sa cabane et son amitié!... et cette femme, monsieur, la voilà, c'est Marguerite! Ah! je suis heureuse de trouver enfin une occasion de proclamer hautement tout ce que je lui dois!... O ma bonne Marguerite! Dieu sans doute a voulu finir mes peines, puisqu'il t'a inspiré plus de bonté envers moi qui te suis étrangère, que jamais je n'en ai trouvé dans mes parens!

LE MARQUIS.

En vérité, madame, je suis touché de tout ce que j'apprends.

Mme LATOUR.

Il me reste peu de choses à vous dire, monsieur... Marguerite était déjà mère; bientôt je donnai le jour à une fille, et cet enfant vint encore resserrer les liens qui m'unissaient à mon amie. Depuis nous avons toujours vécu ainsi, ne devant rien qu'à nos propres travaux et à ceux de serviteurs pleins de zèle et d'affection!... Voilà ma vie, monsieur, voilà les fautes dont je me suis rendue coupable... Est-ce bien ainsi que Mme de Reynal vous a parlé de moi?

LE MARQUIS.

Pas précisément; madame, je vous l'avoue avec franchise, mais sans en être étonné. Le monde est quelquefois plus que sévère, et il faudrait avoir des vertus impossibles pour se trouver à l'abri des médisans et des sots!... Tenez, madame, moi qui vous parle, je suis bien le gentilhomme le plus économe, le plus rangé, le plus... J'ai honte de faire ainsi mon éloge, et pourtant si vous alliez à Paris consulter certaines gens, ils ne manqueraient pas de vous dire: « Le marquis de Vaudois! c'est un insensé, un prodigue! En cinq ans il a épuisé tous les plaisirs et dissipé le plus beau patrimoine que jamais père avare ait laissé à son fils... enfin il est bien heureux, pour échapper à des créanciers impitoyables, de posséder à l'Ile de France une centaine d'arpens de terre à faire valoir, et à peu près autant de nègres à battre pour passer le temps!... » Oui, madame, c'est là pourtant ce qu'ils diraient ces méchans parleurs, et voilà comment ils oseraient motiver ma présence toute philanthropique dans cette île, ainsi que l'état de mes finances, dont on ne peut attribuer l'épuisement qu'au seul jeu du hasard! Vous voyez, madame, que nous avons l'un et l'autre à nous plaindre de la fortune et de l'injustice des hommes!

Mme LATOUR.

Mon rôle dans ce monde est tracé désormais; je saurai me résigner et souffrir en silence!

LE MARQUIS.

Moi je me ferai violence en attendant des jours meilleurs!... Me permettrez-vous, au moins, madame, de vous rendre visite en qualité de voisin et de compatriote?

Mme LATOUR.

A ce double titre, monsieur, vous serez toujours bien reçu par Marguerite et par moi.

On se salue de part et d'autre. Le Marquis s'éloigne par le fond. Martial le rejoint; ils disparaissent derrière les rochers. Depuis un moment le ciel s'est obscurci. On entend gronder l'orage au loin.

SCÈNE VII.

Mme LATOUR, MARGUERITE.

Mme LATOUR, *douloureusement.*

Voilà donc toutes mes espérances détruites!.... J'ai tendu une main suppliante... on l'a repoussée avec mépris!... Eh bien! c'est un avertissement du ciel!

MARGUERITE.

Vous n'aurez plus recours à cette méchante femme, n'est-ce pas?

Mme LATOUR.

Oh! non, non! je te le jure!.. Et si jamais j'étais égarée par de folles pensées d'ambition, punissez-moi, mon Dieu, à l'instant même où je ferais encore appel à ce monde perfide, dont l'or et les plaisirs ne valent pas une heure de ma vie tranquille et de ma liberté!

MARGUERITE.

La France!... c'est là que nous avons éprouvé tous nos malheurs! eh bien, ne pensons plus à la France!

Mme LATOUR.

Rien dans le monde... tout au désert!

MARGUERITE.

Ah! puissiez-vous penser toujours ainsi!

Mme LATOUR.

Toujours! et c'est devant Dieu que j'en prends l'engagement.

MARGUERITE.

Et moi je prends celui de vous consacrer ma vie.

Mme LATOUR.

Faisons plus, Marguerite, rendons indissolubles les liens qui nous unissent.

MARGUERITE.

Que voulez-vous dire?

Mme LATOUR.

Veux-tu que Paul et Virginie, frères et sœurs à présent, s'ils le veulent et s'ils s'aiment deviennent un jour époux?

MARGUERITE.

Si je le veux!.... O sœur! tu as deviné ma pensée la plus intime et mon vœu le plus cher!

Mme LATOUR.

Nous les fiançons aujourd'hui. Seigneur, veillez sur nos enfans!

Pendant ce serment, Marguerite est à genoux et les mains jointes. Mme Latour, debout, élève les mains vers le ciel. Ici l'orage redouble, le vent souffle avec violence, le tonnerre gronde, la pluie tombe avec force. Les deux mères se regardent un moment avec frayeur.

MARGUERITE.

Oh! quel temps affreux!

Mme LATOUR, *s'écriant.*

Et nos enfans! nos enfans!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DOMINGUE *et* MARIE, *accourant par le fond.*

DOMINGUE.

Maîtresses! maîtresses!

Mme LATOUR

Ah! Domingue!

MARGUERITE.

Tu es seul!

DOMINGUE, *pleurant.*

Oui, maîtresses, oui, moi pas trouver petits maîtres... moi avoir pourtant couru bien loin, bien loin!

MARGUERITE, *s'écriant.*

Ah! perdus! perdus!

Mme LATOUR, *de même.*

Non, non, c'est impossible! Toutes les autres douleurs, mais pas celle-là.. mon Dieu! pas celle-là!

MARGUERITE, *hors d'elle.*

Il faut nous mettre tous à leur recherche; venez vite, courons!

Coup de tonnerre violent. Marguerite s'arrête.

Mme LATOUR, *éperdue.*

Ils vont mourir de frayeur!

MARGUERITE.

Toi, Marie, tu visiteras ce côté de la montagne; moi, je visiterai le morne.

Mme LATOUR, *haletante.*

Domingue, sous les bananiers, du côté des Pamplemousses!... (*Frappée d'une idée subite.*) Ah! peut-être sont-ils encore chez ce M. Henri, ce colon dont tu nous as parlé!

DOMINGUE.

Moi courir chez blanc bien vite.

Mme LATOUR, *élevant les mains*

O mon Dieu! venez à notre aide!

DOMINGUE, *qui a remonté au fond.*

Ah! voilà, voilà monsieur Henri!

A ce moment des Nègres descendent rapidement les rochers du fond, où paraît aussitôt M. Henri.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, M. HENRI, *puis* PAUL *et* VIRGINIE.

HENRI.

Rassurez-vous, bonnes mères .. je vous ramène vos enfans!

La pluie continue de tomber. Les éclairs illuminent les rochers, au haut desquels paraissent les deux enfans, qui se sont mis à l'abri sous le jupon de Virginie.

Mme LATOUR, *pendant que Paul et Virginie descendent des rochers, s'adressant à M. Henri.*

O monsieur! que de reconnaissance!.. (*Lui désignant les enfans qui sont arrivés à l'entrée de la case.*) Voilà toute notre richesse!

HENRI, *avec âme.*

Elle doit suffire à votre bonheur!

Ici Paul se jette dans les bras de Marguerite, et Virginie dans ceux de Mme Latour, en s'écriant : *Maman!* Tableau. Le rideau tombe.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'extérieur des deux cases. A droite, celle de Mme Latour. A gauche, celle de Marguerite. Des arbres du pays environnent les deux cases; des plantes grimpantes les entourent. Un banc en bambou à l'entrée de chaque case. Au fond des rochers élevés, avec deux routes, dont l'une monte vers la gauche, et l'autre descend vers la droite dans la plaine. Au loin, des montagnes. Sur des rochers de gauche est une petite plate-forme sur laquelle s'élève un bambou. Des chemins derrière chaque case pour conduire dans les jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMINGUE, MARIE, ANDRÉ, BLANCS, NÈGRES, MULATRES, HOMMES, FEMMES *et* ENFANS.

Au lever du rideau on voit paraître par groupes, sur les rochers, des pauvres gens, nègres, blancs et mulâtres. Parmi eux est André. Ils arrivent par divers sentiers pratiqués dans les rochers, et qui aboutissent auprès des cases. Pendant ce temps, Marie sort de la case de Mme Latour; Domingue de celle de Marguerite.

DOMINGUE.

Eh bien! Marie?... maîtresse Virginie?... et maître Paul?

MARIE.

Pas encore rentrés.

DOMINGUE.

Pourtant voici bons amis de la montagne.

ANDRÉ.

Nous les avons vus ce matin sur la route des Pamplemousses... Comme ils accompagnaient leurs mères à l'église, un petit négrillon tout en larmes est venu les avertir que sa mère, malade depuis plusieurs mois, se mourait, faute de soins, dans une misérable hutte de la montagne Longue.

DOMINGUE.

Et eux y être allés tout de suite?

ANDRÉ.

Ils ont laissé l'église pour le chevet de la pauvre malade.

DOMINGUE.

J'étais bien sûr... bonne action avant prières... Faudra attendre.

ANDRÉ.

Oh! nous ne partirons pas avant de les avoir vus et remerciés des présens qu'ils ont envoyés dans nos pauvres cases, comme ils ne manquent pas de le faire deux fois l'an, aux fêtes de leurs mères.

MARIE, *s'adressant aux femmes.*

Depuis un mois, maîtresse Virginie avoir bien travaillé pour petits enfans et jeunes amies à elle!

DOMINGUE, *s'adressant aux hommes.*

Et maître Paul a bien travaillé aussi, au grand soleil... Oh! lui avoir si bon cœur et si grand courage!

ANDRÉ.

Ils sont bien sûrs, tous les deux, de ne pas faire des ingrats: leur bonté est connue de tout le monde. Et quand un voyageur demande à quelque habitant de la plaine: «Qui est-ce qui demeure là-haut dans ces petites cases?» la réponse est toujours la même: «Ce sont de bonnes gens!»

UN NÈGRE, *accourant.*

Les voilà! les voilà!

Tous les Nègres s'élancent au devant d'eux. Domingue court sur le rocher, regarde, et exprime son étonnement.

DOMINGUE.

Marie! Marie! jeunes maîtres portés par des nègres marrons!

SCÈNE II.

LES MÊMES, PAUL, VIRGINIE, NÈGRES.

Rentrée des Nègres. Ils descendent en scène en courant, dansant et criant: *Les voilà! les voilà!* Au milieu d'eux sont Paul et Virginie, portés par quatre Nègres marrons sur un brancard fait avec des branches d'arbres et des lianes. Arrivés sur l'avant-scène, Paul saute légèrement à terre, puis il aide Virginie à descendre.

DOMINGUE, *inquiet.*

Seigneur! vous malades? blessés, maîtres?

PAUL.

Non, Domingue, non.

DOMINGUE, *regardant Virginie.*

Vous avoir pleuré.

VIRGINIE.

C'est que nous avons vu une négresse bien pauvre et bien souffrante.

PAUL.

Mais nous avons le cœur plein de joie, parce que Virginie a eu le bonheur de la soulager.

VIRGINIE.

Et voilà que les noirs n'ont pas voulu nous laisser revenir à pied par la chaleur.

PAUL.

Virginie était épuisée de fatigue, à peine si elle pouvait se soutenir; moi-même je sentais diminuer mes forces, et je pleurais en songeant combien ma sœur aurait à souffrir pendant ce pénible trajet, quand nous avons rencontré ces braves gens qui ont bien voulu venir à notre aide, et nous ramener jusqu'ici sur leurs épaules.

VIRGINIE.

Tu le vois, mon ami, jamais Dieu ne laisse une bonne action sans récompense. (*Se retournant vers les pauvres gens.*) Et vous, mes amis, combien je vous remercie de votre bonne visite! vous n'avez pas oublié que c'était aujourd'hui la fête de ma mère...

TOUS.

Oh! non, non.

ANDRÉ.

Vous avez su graver ce jour dans la mémoire des malheureux, ma bonnne demoiselle... Grâce à vos bienfaits, chacun de nous a vu renaître dans sa famille la joie et l'espérance.

VIRGINIE.

On ne fait son bonheur qu'en s'occupant de celui des autres.

PAUL.

Nous voudrions être plus riches, pour devenir plus utiles encore à ceux que nous aimons.

VIRGINIE.

Par malheur, nos présens se bornent à bien peu de chose.

PAUL.

Ah ça, vous resterez avec nous toute la journée, n'est-il pas vrai?

TOUS.

Oui, oui.

DOMINGUE.

Bons voisins, braves nègres avoir fait route bien longue... Domingue va leur donner bon tafia et bon pain blanc d'Europe... Venez! venez!

Mulâtres et Nègres s'empressent de nouveau autour de Paul et de Virginie, puis ils disparaissent avec Domingue et Marie derrière la case de Marguerite.

TOUS, *en s'éloignant.*

Vivent Paul et Virginie! Vivent Paul et Virginie!

Paul les regarde s'éloigner; Virginie vient s'asseoir sur le banc à droite.

SCÈNE III.

PAUL, VIRGINIE.

PAUL, *allant à Virginie.*

O ma sœur! quel plaisir pour moi d'entendre ton nom béni par toutes les bouches!

Il s'assied près d'elle.

VIRGINIE.

Te savoir estimé, chéri par tous ceux qui habitent cette contrée, voilà, frère, ma plus douce félicité!

PAUL.

Après le bonheur de voir nos mères, je n'en sais pas de préférable à celui que j'éprouve quand je t'aperçois dès l'aurore, sortant de ta case et me cherchant des yeux!

VIRGINIE.

O mon frère! les rayons du soleil au matin me donnent alors moins de joie que te présence!

PAUL.

Dans notre habitation, à chaque pas je rencontre une preuve nouvelle de cette bonté inépuisable qui te gagne tous les cœurs... N'est-ce pas toi qui apportes dans nos cases l'ordre, l'économie, l'aisance? N'est-ce pas toi qui remplaces dans les travaux du ménage nos esclaves déjà vieux et nos mères faibles et souffrantes?... Oh! comme je suis joyeux quand, nous promenant ensemble dans notre jardin, je vois s'avancer jusqu'à tes pieds ces chèvres que tu as apprivoisées, ces oiseaux que j'ai pris pour toi dans la forêt, et qui viennent pêle-mêle te demander leur nourriture et chanter tes louanges! Que je suis fier lorsque, le dimanche, tu prends mon bras, et que nous allons entendre la messe avec nos mères! Si tu savais comme tous les passans te regardent et se retournent pour te voir encore!... tu n'y fais pas attention, mais je le vois bien, moi! «C'est Virginie, disent-ils, avec son frère Paul! comme ils ont l'air unis! quelle heureuse famille!» Et j'en suis sûr, ils nous portent envie... Pourquoi cela, ma sœur?... Parce que tu es bonne, parce que tu as une larme pour toutes les souffrances, et une aumône pour toutes les misères!

VIRGINIE.

Mon ami, cette aisance dont tu parles, c'est à ton travail assidu que nous la devons... c'est ce travail qui assure à nos mères une existence paisible, qui amène chez nous l'abondance, et nous procure le plaisir de rendre service à de plus pauvres que nous. A chaque instant, tu médites quelque chose d'utile pour tes parens ou pour ta sœur... ici les sentiers ne sont pas commodes, là nos mères sont mal assises; ces berceaux ne donnent pas assez d'ombrage; Virginie serait mieux là!... Et quand tu reviens t'asseoir auprès de moi, comme tu es fatigué! tu es tout en nage!

PAUL.

Ta vue me délasse!... tu m'essuies le front avec ton mouchoir, tu m'embrasses, et je suis payé de toutes mes peines.

VIRGINIE.

Bon frère!

PAUL.

Lorsque tu t'éloignes, je n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver; quelque chose de toi que je ne puis dire reste pour moi sur l'herbe où tu te reposes, dans l'air où tu passes!... et lorsque je t'approche, tu ravis tout mon être!

VIRGINIE.

J'aime bien ma mère!... j'aime bien la tienne!... mais quand elles t'appelient mon fils, je les aime encore davantage!... Les caresses qu'elles te font me sont plus sensibles que celles que j'en reçois.

PAUL.

Dis-moi par quel charme tu as pu m'enchanter? est-ce par ton esprit?... mais nos mères en ont plus que nous deux!... est-ce par tes caresses?... mais elles m'embrassent plus souvent que toi... Je crois... oui, je crois que c'est par ta bonté!

VIRGINIE.

Tu demandes pourquoi tu m'aimes!... mais tout ce qui a été élevé ensemble s'aime... vois nos oiseaux élevés dans les mêmes nids, ils s'aiment comme nous; ils sont toujours ensemble comme nous!... O mon frère!... je prie Dieu tous les jours pour ma mère, pour la tienne, pour nos serviteurs; mais quand je prononce ton nom, il me semble que ma dévotion augmente... Je demande si instamment à Dieu qu'il ne t'arrive aucun mal!

PAUL, *la pressant sur son cœur.*

Virginie!... ma sœur bien-aimée!

Ici le bruit des cloches se fait entendre au loin.

VIRGINIE.

Écoute!... n'entends-tu pas le bruit des cloches?.. l'office est fini sans doute, et notre voyage chez la négresse nous a empêchés d'aller à Port-Louis acheter le présent que nous voulions offrir à ma mère.

PAUL.

Peut-être avons-nous le temps de nous échapper avant leur retour.

VIRGINIE.

Je vais voir si elles viennent.

PAUL.

Non, reste... tu es fatiguée.

Il court sur le rocher du fond, et regarde du côté de la plaine à droite.

VIRGINIE.

Eh bien?...

PAUL.

Personne sur le chemin de la plaine.

VIRGINIE.

Et du côté de la Poudre d'or?... Peut-être sont-elles allées chez monsieur Henri.

PAUL.

Attends... il y a quelqu'un dans la grande allée de bambous... mais j'ai peine à distinguer à travers les arbres!... C'est lui! c'est monsieur Henri... mais notre ami est seul.

VIRGINIE, *courant vers Paul.*

Vite... il faut signaler son arrivée.

Elle donne son mouchoir à Paul, qui le hisse au haut du bambou. En ce moment Domingue rentre en scène.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HENRI, DOMINGUE, *puis à la fin de la scène,* MARIE.

DOMINGUE, *apercevant le mouchoir.*

Ah!... bon blanc, pas loin!... ici, tout le monde joyeux, maîtres, esclaves, quand brave colon arrive!

Henri paraît sur le rocher, donne la main à Paul, descend en scène avec lui, et embrasse Virginie sur le front. Il porte le costume des colons; il a un bâton à la main, un large chapeau de paille, et un panier au bras.

HENRI.

Bonjour, mes enfans, bonjour! Tiens, Domingue, débarrasse-moi de ça... Oh!... va donc doucement!.. ce panier renferme quelque chose de précieux et de fragile!... (*Domingue est demeuré craintif. Henri lui donne une petite tape sur la joue.*) Je ne te gronde pas, mon garçon. (*Domingue redevient joyeux et emporte vivement le panier dans la case à gauche. Henri continue.*) Ah ça, j'arrive à temps, n'est-ce pas?... et j'espère que je ne serai pas le dernier à embrasser cette chère maman!

VIRGINIE.

Elle n'est pas encore revenue de la messe... nous pensions qu'elle seroit allée vous voir.

HENRI.

J'en aurais été désolé!... elle aurait surpris ma surprise.

PAUL.

Qu'est-ce donc?...

HENRI.

Du vin de France... rien que ça!... on m'en a donné quelques bouteilles, nous les boirons ensemble en pensant à ce beau pays où vos mères et moi nous avons vu le jour... où nous avons bien souffert... et que nous aimons toujours!...

PAUL, *étonné.*

Pourquoi?... puisque vous y avez été malheureux!...

HENRI.

Enfant!... c'est la patrie!... tu ne comprends pas toute la valeur de ce mot, parce que tu n'as jamais quitté ton île!... Tant mieux pour toi!... Mais je me sens un peu fatigué.

VIRGINIE, *le débarrassant de son bâton et de son chapeau.*

Asseyez-vous là... la chaleur est si grande!...

HENRI, *assis à droite.*

Je suis venu à l'ombre de la forêt.

VIRGINIE.

La route est longue.

HENRI, *tirant un livre de sa poche.*

J'avais un vieil ami avec moi, et le temps a passé vite... Eh bien, Paul, te voilà tout rêveur... à quoi penses-tu?

PAUL.

Je cherche à m'expliquer pourquoi un homme aussi bon, aussi savant que vous, a pu être malheureux dans sa patrie, et quelle raison peut l'avoir décidé à s'en éloigner.

HENRI, *après un temps.*

Écoute.. Bien des fois sans doute tu t'es levé par un ciel pur... En sortant de ta case, tu as respiré un air embaumé, odmiré la nature dans toute sa splendeur, et tu t'es dit: Voilà une belle journée qui se prépare!... Quelques heures après, l'ouragan avait ravagé ton jardin, déraciné tes fleurs, renversé toutes tes espérances... Eh bien, mon ami, c'est là mon histoire. Au printemps de la vie, l'avenir s'ouvrait pour moi large et beau!... Tous les hommes étaient mes frères et je brûlais du désir d'employer mes connoissances à leur bien-être, à leur bonheur!... Hélas!... en m'attachant à aider le plus faible, il m'a fallu lutter contre le plus fort... et j'ai eu le dessous!... Pauvre moi-même, j'ai cherché la fortune pour en faire un noble usage; je n'ai jamais pu l'atteindre.... Si j'avais été rampant, j'aurais eu des protecteurs; si j'avais su flatter, j'aurais eu des amis, des honneurs, des richesses! on m'a tout refusé parce que j'ai voulu être bon.

PAUL.

Pauvre ami!

HENRI.

Fatigué du séjour des villes et du contact d'une société corrompue qui donne tout à la naissance et à l'intrigue, désolé de voir sans cesse le mérite repoussé par la sottise et la vertu écrasée par le vice; honteux de trouver à chaque pas des grands qui veulent des complaisans, des médiocres qui cherchent des admirateurs, et des petits qui demandent des maîtres, je suis venu chercher dans la solitude le bonheur qui m'était refusé dans le tourbillon du monde!... Du fond de ma misérable cabane, je plains les hommes et je prie pour eux... Je vis seul!... (*Tirant un livre.*) Mais j'ai avec moi des amis qu'aucune passion ne saurait m'enlever!... Je suis pauvre!... mais la culture de mon champ suffit à mes besoins... et puis, j'ai acquis dans le malheur une richesse qui surpasse toutes les autres... la confiance en Dieu!

PAUL, *avec un léger sentiment de terreur.*

Oh! nous ne quitterons jamais notre île... n'est-ce pas, Virginie?...

VIRGINIE.

Jamais, mon frère!

HENRI, *se levant et prenant le milieu de la scène.*

Et vous ferez bien, mes enfans!... Mais je parle, je m'échauffe à philosopher, et j'oubliais... Ah ça, et vos présens?...

VIRGINIE.

Nous sommes désolés.

HENRI.

Et pourquoi?

PAUL.

Nons avions dix écus à nous deux...

HENRI.

Tont ça?... quelle fortune!

PAUL.

Mais il nous e été impossible d'aller à Port-Louis.

VIRGINIE.

Et maintenant il est trop tard!

HENRI.

Peut-être!... En venant j'ei vu sur la route un grand nombre de marchands qui se rendaient à la ville, et précisément c'est jour de marché... si Paul veut aller en guetter un, il l'amènera et vous ferez votre emplette.

VIRGINIE.

Nous n'aurons pas le temps.

HENRI.

Au contraire!... je vais au devant de madame Latour, et je me charge de la retenir!

Ici, Domingue sort de la case de gauche, et Marie de celle de droite.

VIRGINIE, *présentant à Henri son chapeau et son bâton qu'elle a été prendre.*

Vous avez toujours quelque bon conseil à donner.

HENRI.

Et vous, vous êtes toujours aimable et prévenante!... Allons, ellons, chacun à son poste!

PAUL.

Je cours eu mien!

VIRGINIE.

Et moi, je vais préparer nos bouquets!...

HENRI.

Au revoir! au revoir!...

Il sort par le fond, à droite. Paul sort par la route do gaucho. Virginie l'accompagne jusqu'au fond, puis ello disparaît derrière la case de gauche, en même temps que Martial arrive par la droite. Il est vêtu comme les nègres. Il porte un immense parapluie ouvert pour s'abriter du soleil.

SCÈNE V.

MARTIAL, MARIE, DOMINGUE.

MARTIAL.

Ouf!... quel chien de pays!... quelle polissonne de chaleur!... En v'là un dégel!... ah! Dieu!... je cuis, je rôtis, je calcine comme un oignon sur le feu!... Saperlote! je donnerais volontiers un petit écu pour être aux Champs-Élysées!... Par bonheur ma tournée avance... (*Appelant.*) Hé! la maison... hé! hé!... mauricauds!... (*Puis à la vue de Domingue et de Marie l'examinant avec curiosité et se montrant son parapluie.*) Quelqu'un vous aurait-il fait peur, ma brunette?... Ah! j'y suis!...c'est mon parapluie... l'ombrelle ne me suffisait plus... vu le soleil qui règne à pic dans ces contrées, je ne marche jamais sans ce respectable pépin...c'est un petit soulagement... et je ne le ferme que quand il pleut à verse!... (*Il le ferme, Domingue et Marie rient.*) Ça vous fait rire, vous autres... comme tous ceux que je rencontre!... mais ça m'est égal! je me moque qu'on se moque de moi... j'aime mieux ça que de tourner complètement au noir d'ébène... je suis déjà assez acajou!

MARIE.

Toi pas beau maintenant.

DOMINGUE.

Oh! non, pas beau!

MARTIAL.

Bêta! Le fait est que cet effreux costume me change une idée. Hélas! je n'ai pas seulement changé d'habit et de couleur... ma position sociale est diablement housculée!

MARIE.

Toi malheureux?

MARTIAL.

A pierre fendre!... D'abord le marquis a exigé que je prisse l'uniforme général... Il est vrai que je rissolais un peu dans ma livrée... mais la veste courte et le collant m'allaient si bien... Ah! Dieu! que le collant m'allait donc bien!... Ce n'est pas tout: mon maître a tellement pris l'habitude de rosser ses négrillons, que, trompé par le costume, il me prend à toute minute pour un de ces vils noirauds... et il m'en flanque! il m'en flanque!... Saperlote! c'est ça le plus humiliant!...

DOMINGUE.

Ah! ah! toi battu... battu comme misérable esclave!...

MARTIAL.

Si je l'étais encore! je dirais bon, ça m'est dû!... mais je ne suis l'esclave de quiconque, excepté de Séraphine... vous savez! une céleste créature qui m'attend à Paris, rue Brise-Miche... rue Brise-Miche... pour me donner son cœur en échange de me fortune.

DOMINGUE.

Pourquoi rester domestique, puisque toi être riche?

MARTIAL.

Riche!... Je suis venu à l'Ile de France pour le devenir, riche... mais depuis huit ans je n'ai gagné que des coups de fouet et d'affreux coups de soleil!... Qué pays de loups, Seigneur mon Dieu!...

DOMINGUE.

Mais enfin, pourquoi toi venir ici?

MARTIAL.

Voilà la chose. Je viens de faire quatre lieues à jeun pour prévenir les habitants de ce canton qu'une vieille négresse, nommée Zizine, a eu l'infamie, je dirai plus, l'indélicatesse de frustrer monsieur le marquis de sa personne: on suppose qu'elle s'est réfugiée dans les bois... et mon noble maître prie les habitans qui la rencontreraient de la faire reconduire chez lui à grands coups de rotin. Il y aura récompense honnête!...

Ici on entend deux coups de feu dans la montagne.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VIRGINIE, NÈGRES, *puis* ZIZINE.

VIRGINIE, *qui est rentrée vivement par la gauche.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce donc?

En même temps qu'elle, les Nègres du commencement de l'acte sont accourus de divers côtés. Tout à coup Zizine sort des rochers qui s'élèvent à droite, les descend rapidement et en donnant des marques de la plus grande frayeur.

MARTIAL, *à sa vue.*

Eh! mais la voilà! c'est Zizine!

TOUS.

Zizine!

ZIZINE.

Sauvez-moi! sauvez-moi!

Elle vient tomber à demi mourante aux pieds de Virginie, qui, aidée par Domingue et Marie, s'empresse de la relever et de la conduire sur le banc de gauche.

VIRGINIE.

Seriez-vous blessée?

ZIZINE.

Non! non! vieille négresse pas blessée... mais peur, bien peur!... Méchant maître vouloir tuer esclave bien faible... bien vieille... pas pouvoir travailler.

VIRGINIE.

Calmez-vous, pauvre femme, et n'ayez plus peur!

MARTIAL.

Allons, allons, debout, vieille sorcière, et filons roide... Puisque te voilà dépistée, je vais gagner la récompense honnête... Une gaillarde qui ne vaut pas seulement six écus!...

DOMINGUE, *le repoussant.*

Maître à toi, méchant chasseur!... Mais toi, méchant chien!...

MARTIAL.

Qu'est-ce qu'il dit? il me compare, je crois, à un lévrier ou à un basset!...

VIRGINIE, *vivement.*

Mais elle a peut-être besoin de secours, de nourriture!...

Elle s'élance dans la case de droite.

MARTIAL.

Allons donc! c'est du rotin qu'il lui faut!

Le Marquis paraît subitement sur les rochers, suivi de deux esclaves.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, MARTIAL, DOMINGUE, MARIE, ZIZINE, NÈGRES.

Le Marquis porte le costume des colons. Effroi de Zizine et de tous les nègres, à sa vue.

LE MARQUIS, *du haut des rochers.*

La voilà! (*Descendant en scène, et donnant son fusil de chasse à un de ses Nègres, auquel il arrache un fouet des mains.*) Misérable esclave!... mon fusil t'a épargnée... mais tu n'échapperas pas à mon fouet!...

Il lève le fouet sur elle; Domingue l'arrête.

DOMINGUE, *avec force.*

Oh! vous, pas battre elle!...

LE MARQUIS.

Arrière!...

DOMINGUE.

Grâce! grâce pour vieille negresse!... elle mourante.

LE MARQUIS.

Je me charge de la ranimer!

DOMINGUE, *suppliant.*

Vous pas battre elle!

LE MARQUIS.

Toi d'abord, si tu ne t'éloignes...

DOMINGUE.

Oh! oui! moi vouloir bien être battu pour vieille esclave... moi bonnes épaules... moi plus jeune, plus fort!...

Ici Paul paraît au fond, attiré par les coups de feu.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PAUL, *puis* VIRGINIE.

LE MARQUIS, *à Domingue.*

Tu ne veux pas t'éloigner? Eh bien!... (*Il lève le fouet pour le frapper; Paul s'élance, le lui arrache des mains.*) Hein! qu'est-ce? Vous osez me toucher, monsieur?

PAUL, *froidement.*

Vous levez le fouet sur un homme, et je vous épargne une mauvaise action, voilà tout!

Il jette le fouet loin de lui.

LE MARQUIS.

Un homme? un nègre!

PAUL, *vivement.*

Mais ce nègre est à moi!

LE MARQUIS.

De quel droit s'oppose-t-il au châtiment d'une esclave qui m'appartient?

PAUL.

Je ne sais pas à quoi il s'oppose, mais je sais que si vous aviez frappé mon fidèle Domingue...

Domingue retient Paul.

MARTIAL, *à part.*

Ça va se gâter...

LE MARQUIS, *avec ironie.*

Eh bien! qu'eussiez-vous fait, jeune homme?

PAUL.

Je me serais battu avec vous à l'instant.

LE MARQUIS.

Allons donc!...

PAUL.

Si vous en doutez...

Ici Virginie rentre en scène, et s'arrête effrayée à la vue du Marquis.

LE MARQUIS, *souriant.*

Non, non, je n'en doute pas!... Comment donc! une affaire d'honneur, un duel avec monsieur Paul!...

PAUL.

Un duel! une affaire d'honneur!... Je ne sais

pas ce que vous entendez par ces grands mots-là... mais je sais, monsieur, que la nature m'a donné des forces pour protéger, pour défendre ceux qui n'en ont pas.

LE MARQUIS, *à lui-même.*

Quel sauvage que ce garçon-là!...

VIRGINIE, *s'interposant.*

Monsieur le marquis, cette malheureuse femme s'est placée sous ma protection... je lui ai promis d'implorer sa grâce... la refuserez-vous à nos prières, à nos larmes? Quel est son crime? c'est d'être vieille, infirme, de ne pouvoir plus travailler pour gagner sa vie!...

LE MARQUIS.

Son crime est d'avoir fui l'habitation!

ZIZINE.

Oh! maître!... battue!... si fort!... si fort!...

VIRGINIE.

Vous l'entendez... Au nom du ciel, monsieur le marquis, laissez-vous fléchir et accordez-moi sa vie!... je vous la demande à genoux!

Elle se met à genoux.

PAUL, *voulant la retenir.*

Virginie!

LE MARQUIS.

Je suis désespéré de vous refuser cette grâce, mademoiselle; mais pardonner serait une faiblesse dont j'aurais bientôt à me repentir.

PAUL.

Relève-toi, ma sœur... tu vois bien que cet homme est impitoyable!

DOMINGUE, *à part.*

Hum!... si Domingue tenir toi dans petit coin...

LE MARQUIS.

Allons, Martial, fais garrotter cette femme et qu'elle marche devant moi!...

VIRGINIE, *à Martial.*

Arrêtez!... vous avez dit tout à l'heure que cette négresse ne valait pas plus de six écus!... Eh bien!... en voilà dix!... oh! prenez, monsieur le marquis!... c'est un bon marché que vous allez faire!... Prenez cet or!... et laissez-moi cette pauvre femme!

LE MARQUIS, *à part.*

Comment résister à ce regard... à cette voix?

VIRGINIE, *suppliante.*

Vous consentez, n'est-ce pas?

LE MARQUIS, *tendrement.*

Eh! puis-je faire autrement que de consentir?...

VIRGINIE, *laissant tomber la bourse aux pieds du Marquis.*

A vous cet or!... à moi la négresse!

MARTIAL, *à lui-même.*

Quelle bonne petite pâte de femme!... Elle me rappelle Séraphine!

La Négresse se jette aux genoux de Virginie, qui la relève; Domingue, Marie, ainsi que les Nègres et Négresses, baisent les mains et la robe de Virginie.

PAUL, *s'approchant du Marquis et lui montrant la bourse qui est à terre.*

Cette bourse est à vous, monsieur.

LE MARQUIS, *fièrement.*

Je ne vends pas... je donne!

Il remonte la scène jusqu'au fond.

PAUL, *ramassant la bourse et la donnant à Martial.*

Prends donc, toi... tu distribueras cet argent à des pauvres, et tu leur demanderas en échange de prier Dieu pour que ton maître devienne meilleur!

Il va se joindre à Virginie, qui, aidée de Domingue et de Marie, fait rentrer Zizine dans la case de droite.

MARTIAL, *à part, pendant ce jeu de scène.*

Ma foi, je suis très-pauvre... mon maître est très-méchant pour moi... et je prierai mieux que personne pour qu'il change!

Il met la bourse dans sa poche. Sortie de Zizine, de Domingue, de Marie et de tous les Nègres et Négresses.

LE MARQUIS, *redescendant la scène.*

Ah! voilà enfin madame Latour!

SCÈNE IX.

PAUL, VIRGINIE, LE MARQUIS, HENRI, Mme LATOUR, MARGUERITE.

Henri donne le bras aux deux mères, et arrive avec elles par le fond. A peine en scène, il les quitte. Le marquis salue Mme Latour, puis lui parle bas. Pendant ce temps, Henri descend la scène à gauche, en entraînant Paul et Virginie.

HENRI, *à mi-voix.*

J'espère que je vous ai donné le temps de préparer votre surprise! Mais voilà une visite qui me contrarie!...

Il montre le Marquis.

PAUL, *à mi-voix.*

Comme vous j'ai remarqué que madame Latour est plus triste quand elle lui a parlé.

Mme LATOUR, *à mi-voix, au Marquis, sur l'avant-scène, à droite.*

Vous dites donc, monsieur, qu'un bâtiment venant de France vient d'aborder dans l'île?

LE MARQUIS, *de même.*

Oui, madame, et c'est mandé par monsieur le gouverneur que je me rends à Port-Louis.

Mme LATOUR, *avec espoir.*

S'agirait-il pour moi d'heureuses nouvelles?

LE MARQUIS.

Je l'espère, madame; vos dernières lettres étaient si touchantes!

Mme LATOUR.

Et depuis longtemps vos instances auprès de madame de Reynal sont si vives!

LE MARQUIS.

Que je parvienne à rendre à mademoiselle votre fille un rang, une fortune, et je serai payé de mes efforts!

Mme LATOUR.

Je ne demande qu'une chose, c'est de voir ma

Virginie à l'abri du besoin et des privations affreuses dont sa mère a fait la triste expérience!

LE MARQUIS.

Nous obtiendrons mieux pour elle et pour vous, madame... je l'espère du moins!

Il salue Mme Latour, et remonte la scène.

HENRI, *à lui-même.*

Quelle est donc sa pensée?

LE MARQUIS, *à lui-même.*

Soixante mille livres de rente!

HENRI, *à lui-même.*

Je veux la connaître! (*Haut, et s'adressant au Marquis lorsqu'il va s'éloigner.*) Pardon, monsieur... je crois avoir entendu dire que vous songiez à quitter l'Ile de France?

LE MARQUIS.

Oh! monsieur, je pensais à mon départ le jour même de mon arrivée... et huit ans bientôt de séjour dans ces déserts n'ont fait que rendre plus vif encore le désir que j'éprouve de rentrer en France.

HENRI, *à part, avec inquiétude.*

C'est cela! il veut y entraîner madame Latour.

LE MARQUIS, *se tournant vers Mme Latour et Virginie.*

Je n'existe pas loin de Paris, cette ville adorable que j'ai quittée avec tant de regret!

HENRI.

Et moi avec tant de plaisir!

LE MARQUIS, *même jeu.*

Ceci dépend des goûts, monsieur... mais le vôtre me semble bizarre!... Ne pas aimer Paris! Mais, monsieur, vous n'avez donc pas assisté à ses fêtes?

HENRI.

Si, monsieur; mais j'ai vu aussi ses misères.

LE MARQUIS.

Allons donc!... dans quel monde alliez-vous?

HENRI.

Mais j'allais dans le grand monde... dans le peuple!

LE MARQUIS.

Alors, mon cher monsieur, vous n'avez aucune idée de ces réunions où brille la fleur de la noblesse... vous n'avez pas vu ces hôtels, ces palais où le goût le plus épuré, le plus délicat, entasse richesses sur richesses... où toutes les nations du monde apportent leur tribut... Vous n'avez jamais pénétré dans ces boudoirs, ces réduits mystérieux où des millions viennent se fondre en glaces de Venise, en tapis de Perse, en bronze de Florence... Ah! monsieur, voilà ce qu'il fallait voir pour connaître, pour juger Paris!

VIRGINIE.

O ma mère! que de richesses!

HENRI.

Il est clair, monsieur, que nous avons suivi une méthode différente: vous n'avez fréquenté que les hôtels des riches; j'ai visité, moi, les asiles du pauvre... Vous avez rencontré bien souvent des gens qui manquaient de pain, mais votre voiture vous entraînait à un repas somptueux... vous vous étonnez que chacun de nous ait vu Paris sous des couleurs différentes!... Moi, monsieur, je n'en suis pas surpris!... nous avons bien les mêmes yeux pour voir... mais nous n'avons pas le même cœur pour sentir! voilà toute la différence!... Et sur ce, monsieur, je vous souhaite, si vous retournez à Paris, un bon et excellent voyage!

LE MARQUIS, *à part.*

Cet homme doit être un philosophe sans le sou, ou un petit marchand ruiné. (*Haut.*) Pardon, madame, si je vous quitte; j'ai hâte de recevoir les nouvelles que j'attends! (*Il salue de nouveau, puis, arrivé près de Paul.*) A mon exemple, monsieur Paul voudra-t-il oublier quelques paroles un peu vives et me donner la main?

PAUL, *tendant la main à Henri.*

Je ne donne la main qu'à ceux que j'aime!

LE MARQUIS, *à part, avec dédain.*

Encore un philosophe!

Il s'éloigne rapidement par le fond, à droite, suivi de Martial et des deux nègres qui, tous trois, sont restés au fond. Mme Latour, qui est demeurée pensive, rentre lentement dans la case de droite. Henri, Marguerite, Paul et Virginie la suivent tristement du regard.

SCÈNE X.

MARGUERITE, PAUL, HENRI, VIRGINIE.

MARGUERITE, *les yeux fixés sur Mme Latour, qui rentre.*

Pauvre amie!... La prière avait rendu le calme à son âme!... la présence de monsieur de Vaudois vient d'y ramener le trouble!

HENRI.

Notre amie pense à la fortune qu'elle a laissée en France!

MARGUERITE.

Elle m'avait promis de l'oublier.

HENRI.

Elle tiendra sa parole... j'en réponds, moi!

VIRGINIE, *revenant, après avoir accompagné sa mère jusqu'à l'entrée de la case.*

Oh! rendez la joie à ma mère, ce sera lui rendre la santé!

HENRI.

Marguerite, profitons de ce jour pour éloigner à jamais du cœur de madame Latour les pensées qui nuisent à son repos et au vôtre... Ces deux enfans s'aiment... Eh bien! eh bien! il faut les marier.

En parlant il a réuni les mains de Paul et de Virginie.

PAUL, *tressaillant.*

Nous marier!

HENRI.

Oui, mon garçon, oui, bientôt Virginie sera ta femme, et la mort seule pourra vous désunir... Prenez vite vos présens, vos bouquets, et faisons jouer toutes nos batteries!

Il entre vivement chez Mme Latour. Marguerite rentre chez elle. Paul et Virginie sont demeurés immobiles.

SCÈNE XI.

PAUL, VIRGINIE.

PAUL, *à lui-même.*

Virginie ma femme!

VIRGINIE, *à elle-même.*

A lui pour toujours!

PAUL, *à lui-même.*

Mon Dieu! que se passe-t-il dans mon cœur? mariés!... (*Haut.*) Virginie!

VIRGINIE, *retirant sa main.*

Paul!

PAUL.

Pourquoi me retirer ta main?... notre ami l'a dit, nous nous aimons, Virginie, et l'on va nous marier... Tu détournes la tête... tes regards fuient les miens... tu trembles, tu pleures... Pourquoi donc?... Serais-tu malheureuse?

Il veut la prendre dans ses bras.

VIRGINIE, *s'éloignant doucement.*

Laissez-moi, Paul, je vous en conjure!

PAUL, *stupéfait.*

Vous!... à moi!... tu ne m'aimes donc plus?

VIRGINIE, *avec âme.*

Oh! si, je t'aime, Paul, et je suis heureuse!... mais j'ai besoin de pleurer et d'embrasser ma mère.

HENRI, *sortant vivement de la case de droite.*

La voilà! la voilà!

Ici, rentrée de Marguerite, de Domingue, de Marie, de Zizine, et de tous les Nègres et Négresses, en même temps que Mme Latour sort de sa case.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, HENRI, Mme LATOUR, MARGUERITE, DOMINGUE, MARIE, ZIZINE, NÈGRES *et* NÉGRESSES.

TOUS, *à l'entrée de Mme Latour.*

Vive madame Latour! vive madame Latour!

Paul, Virginie, Marguerite, Henri, Domingue et Marie entourent Mme Latour, et lui présentent leurs bouquets.

Mme LATOUR, *embrassant tour à tour Paul et Virginie.*

Ma Virginie!... Et toi, Paul, mon fils!... (*Serrant les mains de Marguerite et d'Henri.*) Bonne Marguerite!... Mon ami!... (*A Domingue et à Marie, agenouillés devant elle.*) Et vous, bons nègres!

DOMINGUE, *sanglottant.*

Nous pas bien parler, mais bien aimer maîtresse.

Mme LATOUR, *vivement émue.*

Ah! quelle agréable surprise!

PAUL.

Pardonnez-nous, ma mère, de n'avoir que ces fleurs à vous offrir!

DOMINGUE, *poussant Zizine aux pieds de Mme Latour.*

Et un cœur de plus pour aimer vous.

Mme LATOUR.

Qu'est-ce donc?... Quelle est cette femme?

DOMINGUE.

Une pauvre négresse que maîtresse Virginie avoir achetée dix écus à méchant marquis, pour empêcher lui de la tuer!

HENRI.

Si je m'attendais à celle-là, par exemple!

Mme LATOUR.

O mes enfans!... si jamais j'ai déploré ma misère, c'est en ce jour surtout... En France, dans la plus pauvre famille, en échange de la fleur qu'elle en reçoit, une mère passe un souvenir au doigt ou au cou de sa fille!

HENRI.

Eh bien! vous pouvez donner à ces chers enfans plus que toutes les richesses du monde. Madame Latour... vous les avez fiancés dès le berceau... il est temps aujourd'hui de les marier!

Mme LATOUR, *se troublant.*

Les marier!

HENRI.

Personne ne peut rendre votre fille aussi heureuse que Paul.

MARGUERITE, *suppliante.*

Ma sœur!

MARIE et DOMINGUE.

Chère maîtresse...

Mme LATOUR, *émue.*

Vous le voulez?... Eh bien!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS, *suivi d'un Nègre en livrée, et tenant à la main un sac de piastres.*

LE MARQUIS, *s'inclinant.*

Pardon, madame!

Mme LATOUR, *interdite.*

Le marquis!

A sa vue tous ont tressailli et se sent involontairement reculés.

LE MARQUIS, *continuant.*

Pardon de me jeter ainsi au milieu d'une fête de famille... (*Présentant une lettre à Mme Latour.*) Voici mon présent, madame!

Mme LATOUR, *vivement.*

Cette lettre...

LE MARQUIS.

De madame la baronne de Reynal, votre tante.

Mme LATOUR, *agitée.*

De ma tante!... (*Le Nègre lui présente le sac.*) Cet argent...

LE MARQUIS.

Un avant-coureur des bontés de la baronne.

Mme LATOUR, *s'écriant.*

Qu'entends-je?

Elle brise le cachet de la lettre; pendant qu'elle lit bas, elle semble en proie à une vive agitation. Anxiété des assistans.

HENRI, *à lui-même.*

Que contient donc cette lettre?

Mme LATOUR, *à part.*

Qu'ai-je lu?... Ma fille! ma Virginie riche!... (*Devenant triste tout à coup.*) Mais à quel prix, mon Dieu?

HENRI, *s'approchant.*

Qu'avez-vous?... Tout à l'heure, un mot de plus, et vos enfans allaient être au comble de leurs vœux... ce mot, refuserez-vous de le prononcer?

Mme LATOUR, *rassemblant tout son courage.*

Ce mariage est maintenant impossible!

PAUL.

Grand Dieu!

Mouvement général de surprise.

LE MARQUIS, *à part.*

Ah! on en était déja là!

HENRI, *à part, en désignant le Marquis.*

J'avais bien raison de ne pas aimer cet homme!

Virginie est tombée assise sur le banc à droite. Mme Latour court à elle. Paul s'est jeté dans les bras de Marguerite. Le Marquis occupe le milieu de la scène. Son air de triomphe contraste avec l'abattement général. — Tableau. — Le rideau baisse.

ACTE TROISIEME.

Le jardin de l'habitation de Mme Latour. A gauche, la case vue du côté opposé à l'acte précédent. A droite, la fontaine de Virginie, auprès de laquelle s'élèvent deux palmiers, dont l'un est de deux pieds environ plus haut que l'autre. Au pied de ce palmier est un banc de verdure. Le jardin est fermé au fond par une haie à hauteur d'appui ayant une entrée au milieu. De l'autre côté de la haie, une route en pente douce. Au delà de la route, des rochers, des arbres, des plantes, etc. Au loin, à gauche, un coin de mer se perdant à l'horizon. A droite une partie de la ville de Port-Louis.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme LATOUR, VIRGINIE.

Au lever du rideau elles sont assises sur le banc de verdure ombragé par les deux palmiers. Virginie est vêtue à la façon des jeunes créoles. Un léger changement s'est aussi opéré dans la mise de Mme Latour. Leurs traits expriment la tristesse; leurs yeux sont humides de larmes. Mme Latour tient les mains de Virginie réunies dans les siennes.

Mme LATOUR, *d'une voix altérée.*

Tu sais maintenant, ma fille, ce que contenait cette lettre qui vous a tant affligés tous il y a huit jours, et dont la brusque arrivée arrêta sur mes lèvres le consentement que j'allais donner à ton union avec Paul... Tu sais que ma tante te reconnaît pour l'unique héritière de son immense fortune... et qu'elle met à cette faveur une seule condition... ton voyage en France... Virginie, la raison te dit de partir.

VIRGINIE, *suffoquant.*

Mon cœur me crie de ne pas me séparer de ma mère!

Mme LATOUR.

Nos serviteurs ne sont plus jeunes; Paul peut tomber malade; Marguerite vient sur l'âge... moi je suis bien souffrante, et le chagrin tue vite!.... Sans ressources alors .. sans protecteur, sans appui, que deviendrais-tu au milieu de ces déserts?... pour vivre il te faudrait travailler à la terre comme une mercenaire!... ah! ma fille!... ma Virginie!... cette pensée me pénètre de douleur et d'effroi!

VIRGINIE.

Dieu, qui nous a condamnés tous au travail, ne nous abandonnera point encore... sa providence veille particulièrement sur les malheureux... Vous me l'avez dit souvent, ma mère.

Mme LATOUR.

Je t'afflige, et pourtant je n'ai d'autre projet que de te rendre heureuse en t'unissant un jour à Paul... Songe maintenant que sa fortune dépend de toi!...

VIRGINIE, *tristement.*

Pauvre Paul!... comme il souffre!... on dirait que son cœur a deviné!

Mme LATOUR.

Plus tard, devenu ton époux, entouré des heureux que ta fortune lui permettra de faire, c'est à genoux qu'il te remerciera de ton dévouement... Grâce à toi, la misère sera pour jamais bannie de ces lieux, où s'endormiront paisiblement vos heureuses mères, et où grandiront vos enfans à l'ombre de ces deux palmiers plantés à votre naissance!

VIRGINIE.

Ces arbres sont l'image fidèle de nos deux existences... c'est en se prêtant un mutuel appui qu'ils ont résisté aux orages... que demain on les sépare, et bientôt on les verra courber leur tête et dépérir..... il en sera de même de Paul et de moi!

Mme LATOUR, *avec effroi.*

Ah! si je le croyais! (*Apart, après un moment de silence.*) Mon Dieu! il n'y a qu'un instant encore j'étais convaincue de la nécessité de ce départ... et maintenant... (*Haut, et en se rapprochant de Virginie demeurée pensive.*) Je te laisse, chère enfant!... délibère à ton aise... et quelle que soit ta décision, je te promets qu'elle sera respectée! (*Virginie lève les yeux sur sa mère, qui lui tend les bras.*) Sur mon cœur, ma Virginie! (*Elle l'embrasse tendrement*) Et à bientôt!

Mme Latour rentre dans la case; Virginie la suit tristement des yeux.

SCÈNE II.

VIRGINIE, *seule.*

Partir!... ah! si telle est votre volonté, mon Dieu, donnez-moi la force d'obéir à ma mère! donnez-moi la force de résister au désespoir de Paul!

SCÈNE III.

VIRGINIE, PAUL.

Paul entre par la droite, en portant machinalement un instrument de jardinage. Son maintien annonce un abattement profond.

VIRGINIE, *l'apercevant.*

Le voici!... (*Paul trompé par le costume de Virginie, et après avoir jeté sur elle un regard qui indique qu'il ne la reconnaît pas, va passer outre, quand Virginie fait un pas vers lui en s'écriant doucement.*) Paul!

PAUL, *se retournant.*

Cette voix?... Virginie!...

VIRGINIE, *d'un ton de reproche.*

Vous passiez sans m'adresser un mot, un regard!...

PAUL, *la regardant d'un air étonné.*

C'est que... j'ignorais... c'est la première fois que je vous vois parée ainsi.

VIRGINIE.

Ma mère l'a désiré... je lui ai obéi... Vous détournez les yeux... je ne vous plais pas ainsi, Paul, n'est-ce pas?

PAUL.

Je vous préférais avec votre jupe de toile bleue et votre mouchoir rouge autour de la tête.

VIRGINIE, *vivement.*

Paul, vous pleurez?...

PAUL.

Les larmes sont le soulagement des malheureux, et je suis bien malheureux depuis huit jours que tout est mystère ici; je ne comprends plus rien à ce qui se passe... sinon que vous allez être riche et que vous n'êtes plus la même avec moi!

VIRGINIE.

Paul!... croyez-vous que la fortune changera mon cœur?

PAUL, *continuant.*

Déjà vous avez répandu l'aisance dans nos deux cases... ma mère a reçu vos présens, vos dons parent Domingue et Mario...

VIRGINIE, *tristement.*

Vous seul, Paul. vous les avez repoussés!

PAUL.

Leur vue me faisait mal!

VIRGINIE.

Vous n'avez rien voulu tenir de Virginie!

PAUL.

Je n'avais rien à vous offrir, moi!... rien... et de ce jour seulement j'ai senti qu'il était affreux d'être pauvre!... (*S'écriant.*) Ah! Virginie!... que ne puis-je te donner quelque chose du ciel!... mais je ne possède rien, même sur la terre!

VIRGINIE, *le regardant.*

Vous avez à vous un portrait de saint Paul!...

PAUL.

C'est un présent de ma mère, et il ne quitte pas mon cœur!... Tiens, Virginie!... il est à toi!

VIRGINIE, *avec élan.*

Oh! merci mon frère, merci!... je n'oublierai jamais que tu me donnes la seule chose que tu possèdes au monde!... et la mort même ne saurait m'en séparer!

PAUL, *ivre de joie.*

Soyez béni, mon Dieu, j'ai retrouvé ma Virginie! j'ai retrouvé ma sœur! (*L'attirant à lui.*) Ah! viens, viens!... il y a si longtemps que je n'ai senti ton cœur répondre aux battemens du mien!

VIRGINIE, *vivement agitée.*

Paul!... mon ami, je t'en conjure... laisse-moi! laisse-moi!...

Elle se dégage rapidement, et se sauve dans la case.

PAUL, *désolé.*

C'est elle!... c'est Virginie qui me fuit!

Il se dirige lentement vers le banc à gauche, s'y laisse tomber et appuie sa tête sur sa main. Au même instant un chant lointain se fait entendre. Ce chant se rapproche, et bientôt plusieurs matelots, portant des cordes, des rames, etc., traversent au fond, de gauche à droite, se dirigeant vers le port en chantant.

SCÈNE IV.

PAUL, MATELOTS, *puis* HENRI, MARGUERITE *et* DOMINGUE.

CHŒUR DES MATELOTS.

Sur le rivage un long cri nous attire,
Voici l'instant!
La voile au vent, mon brave et beau navire!
Puis en chantant
Il faut, amis, le chœur plein d'espérance,
Braver les flots.
Là-bas... là-bas!.. est votre belle France,
Gais matelots!

En même temps qu'ils gravissent les rochers de droite et disparaissent, Henri, Marguerite et Domingue ont paru à droite, en deçà de la haie. Au bruit des chants, qui alors se perdent dans l'éloignement, Paul a relevé la tête. Un triste pressentiment semble l'agiter. A sa vue, Henri, Domingue et Marguerite se sont arrêtés au fond.

HENRI, *à mi-voix.*

Le voici... (*A Marguerite.*) Éloignez-vous... (*Marguerite se dirige tristement vers la gauche, Henri ajoute.*) Va, mon bon Domingue... laisse-moi seul avec lui.

DOMINGUE, *tristement.*

Oui, monsieur Henri.

Pendant que Domingue regagne l'allée de droite, et que Marguerite disparaît derrière la case, Henri descend jusqu'à Paul.

SCÈNE V.

PAUL, HENRI, *puis* MARGUERITE.

HENRI, *touchant doucement l'épaule de Paul.*

Paul?

PAUL, *qui a vivement relevé la tête.*

C'est vous mon ami?... ah! venez à mon aide!... si vous m'abandonnez, c'en est fait de ma plus chère espérance!... Monsieur Henri, un affreux malheur plane sur moi.

HENRI.

S'il te frappe, mon enfant, je serai là pour t'en adoucir le poids.

PAUL, *s'abandonnant à sa douleur.*

On me trompe, monsieur Henri, on me trompe, j'en suis certain!...Depuis l'arrivée de cette lettre fatale, depuis le jour où l'or a pénétré dans nos cases et en a chassé le bonheur, il se trame quelque chose contre moi, car l'on se cache de moi! oh! j'ai bien observé!... madame Latour n'est plus la même... un grand projet semble la préoccuper... Ma mère, ma pauvre mère pleure en me regardant... et jusqu'à Virginie qui me fuit ou m'évite pour me dérober ses larmes!... Et puis ces achats, ces toilettes, ces longues conférences avec ce marquis que je déteste!...

HENRI.

Oh! pas plus que moi!

PAUL.

On veut m'arracher Virginie, n'est-ce pas?... on veut la traîner en France?... peut-être la marier!... O mon ami! si vous ne voulez pas que je devienne fou!... si vous ne voulez pas que je meure!... employez votre crédit sur l'esprit de madame Latour, obtenez d'elle que Virginie ne parte pas, obtenez qu'elle soit à moi!

HENRI.

Un jour, Paul, tu vins à moi, et me tendant la main, tu me dis avec la franchise d'un enfant de la nature: Je vous aime, monsieur Henri, parce que vous êtes bon, parce que vous êtes un honnête homme... voulez-vous être mon ami?... Je croirais aujourd'hui manquer à ce noble titre si je prolongeais ton erreur, car ce serait en même temps prolonger ton supplice..... Écoute-moi donc, mon ami... (*Après un temps, et comme faisant un effort sur lui-même.*) Oui, Paul, une fortune considérable attend en France mademoiselle Latour... et cette fortune dépend de son départ.

PAUL, *avec douleur.*

Il est donc vrai!

HENRI.

Épouvanté pour Virginie et pour toi, j'ai employé les huit jours qui viennent de s'écouler à combattre ce projet... mon éloquence a été sans force... et je t'aime trop, mon enfant, pour te laisser nourrir de fausses espérances, qui rendraient les privations encore plus amères.

PAUL, *haletant.*

Je vous comprends... Si Virginie s'éloigne, elle est perdue pour moi!

HENRI.

Non pas au moins que je suppose à madame Latour la pensée de violer un serment prononcé sur deux berceaux!... Non, non, ce sera pour elle un beau jour, je n'en doute pas, que celui où ton mariage avec sa fille t'aura acquis ce doux nom de fils que sa bouche et son cœur t'ont donné depuis longtemps! .. mais il peut survenir telle circonstance...

PAUL, *s'écriant, avec effroi.*

Vous voyez bien alors qu'il ne faut pas que Virginie parte!... Ah! venez, mon ami, venez nous jeter ensemble aux pieds de madame Latour.

HENRI, *le retenant.*

Paul!... c'est avec des larmes qu'elle repousserait tes prières... mais elle les repousserait!

PAUL.

Ah!

HENRI.

Calme-toi, mon enfant; je n'ai accompli que la moitié de ma tâche... Ce qui me reste à t'apprendre te démontrera si mes alarmes sont fondées!

PAUL.

Qu'est-ce donc, mon Dieu?

En ce moment reparaît Marguerite, se soutenant à la haie du fond. Elle s'y arrête, et semble écouter avec émotion. Vers la fin de la scène, elle approchera lentement et sans être vue de Paul, qui, maîtrisé par l'ascendant que M. Henri exerce sur lui, est demeuré immobile et calme en apparence.

HENRI, *continuant.*

C'est ta mère, Paul, que tu vas entendre par ma voix, ta mère, qui a reconnu la nécessité de te faire connaître la distance qui te sépare de Virginie, et qui est venue à moi les yeux pleins de larmes, me conjurant de lui épargner la douleur de rougir devant son fils!... La pauvre femme a senti qu'elle manquerait de courage au moment de te révéler le secret de ta naissance!

PAUL, *naïvement.*

Je ne vous comprends pas, mon ami.

HENRI, *continuant.*

Virginie, tu le sais, appartient par sa mère à une famille noble et puissante... Mademoiselle Latour va devenir un grand et riche parti... tandis que toi, Paul, tu dois le jour à une pauvre paysanne de la Bretagne, et tu n'as pas même un nom à offrir à celle qui doit être la compagne de ta vie... Pardonne-moi, mon ami, de te déchirer le cœur, mais il le faut... Oui, la pauvre Marguerite, en devenant mère sans être épouse, a commis aux yeux du monde une faute dont, depuis vingt ans, elle porte la peine... et cette faute, Paul, t'a privé d'un père!... Comprends-tu maintenant que ta mère est ton seul appui dans ce monde?

PAUL, *comprenant, et avec effusion.*

O ma mère!... ma mère, je vous en aimerai d'avantage!

MARGUERITE, *se jetant au cou de Paul.*

Merci!... merci!... et sois béni, mon enfant!

PAUL.

Ma pauvre mère!

Ils se tiennent embrassés.

HENRI.

Bien, Paul!... tu n'es pas marquis, toi! mais sous ta veste de toile bat un cœur d'or!

PAUL, *se dégageant tout à coup.*

Oh! je vois maintenant ce qui éloigne de moi mademoiselle Latour, ce qui sans doute la décide

à partir... Oui, ma naissance, mon obscurité... Mon Dieu! peut-être elle me méprise!

MARGUERITE, *vivement.*

Oh! tais-toi... Virginie a l'âme trop bien placée... Elle t'estime, elle t'aime, mais elle obéit à sa mère.

PAUL, *à Henri, s'animant de plus en plus.*

Attendez!... Dans ce livre où vous m'avez appris à lire, il y a qu'en France, avec de l'honneur, du talent, de la bravoure, on peut prétendre à tout... Ne puis-je donc aussi devenir riche? devenir noble?... Ah! je me sens au cœur de quoi parvenir, de quoi m'illustrer... Eh bien! je m'embarquerai!... je passerai en France, je servirai le roi!... Et c'est après avoir gagné une épée, c'est lorsque je serai digne de Virginie, que je me présenterai à cette baronne si fière de son opulence et de ses titres... Ne m'approuvez-vous pas, mon ami?

HENRI.

Je te plains, pauvre insensé... Les grades, les dignités, les honneurs ne sont accessibles qu'à ceux auxquels une grande naissance ou de grandes protections en ont frayé la route... et tu n'as pas même un nom!

PAUL.

Ah! que je suis infortuné!... tout me repousse!

Il gagne le banc de verdure et tombe dans un profond accablement.

MARGUERITE, *à mi-voix, et pleurant.*

Mon pauvre enfant!... Vous ne l'abandonnerez pas, monsieur Henri?

HENRI.

L'abandonner!... Non, non!... comptez sur mon amitié!... Mais Paul est déjà plus calme, et Virginie aussi a besoin de consolations!... venez, venez!

Ils entrent dans la case. En ce moment les claquemens d'un fouet se font entendre. Des Nègres portant des valises paraissent à gauche, en dehors de la haie; puis Martial, un fouet à la main. Au bruit, Domingue a reparu par la droite.

SCÈNE VI.

PAUL *assis*, MARTIAL, DOMINGUE, NÈGRES *au fond.*

MARTIAL, *en dehors.*

Allons, du nerf, mauricauds, ou je vous stimule!... (*Il fait claquer son fouet. Domingue, après avoir reconnu Martial, porte ses regards sur Paul, toujours accablé. Martial s'adressant aux Nègres.*) Halte!... j'éprouve le besoin de respirer une idée... N'est-ce pas que je ferai bien de me reposer?... ce que vous portez est si lourd! rien que d'y penser, j'ai mal... à vos épaules!... (*Il s'avance.*) Ah! voilà monsieur Paul.. Bonjour, monsieur Paul... (*A Domingue.*) Bonjour, vieux grognon!... c'est-à-dire, adieu... attendu que je vais de ce pas m'assurer si la rue Brise-Miche est toujours à sa place, et si Séraphine m'est toujours fidèle... Quand je dis de ce pas, dès que le vent voudra bien permettre au navire, qui pour l'instant se croise les bras dans la baie voisine, de filer son nœud vers le charmant pays qui m'a donné le jour.

Au mot navire, Paul s'est brusquement ranimé.

PAUL, *vivement.*

Un navire, dis-tu?

MARTIAL.

Une superbe coquille de noix... on l'aperçoit du haut de ces rochers.

PAUL, *haletant.*

Et ton maître, il part aussi?

MARTIAL.

Oui, je l'emmène avec moi!... nous disons adieu de concert à ce pays de Hottentots!...

PAUL.

Mais quelqu'un encore ne doit-il pas être du voyage?

MARTIAL.

Oh! je n'ai pas jugé à propos de questionner mon maître à ce sujet.

Il remonte au fond, et menace de son fouet les Nègres, qui ont déposé leurs fardeaux.

PAUL, *à lui-même, sur le devant de la scène.*

Ce que vient de me dire monsieur Henri... ce navire à l'ancre... ce portrait que Virginie m'a demandé... les larmes de ma mère!... Mon Dieu! le moment serait-il arrivé?... Oh! je veux m'en assurer... je veux savoir la vérité!...

Il s'élance dans la case.

DOMINGUE, *à Martial avec humeur.*

Pourquoi parler de vaisseau à maître Paul?... Pourquoi entrer ici?... Toi passer ton chemin!...

MARTIAL.

Qu'est-ce qui te prend, vieux noir de fumée?

DOMINGUE, *en colère.*

Toi pas amuser Domingue, et Domingue pas vouloir rire... entends-tu bien, toi, blanc-jaune?

MARTIAL.

Oh! blanc-jaune!... C'est à cause de mon coup de soleil qu'il dit ça. Heureusement je vais regagner ce teint de lis qui avait pincé Séraphine! (*Se regardant le nez en touchant.*) Je ne sais pas si c'est une idée, mais mon nez me fait déjà l'effet de blanchir.

DOMINGUE.

Allons, toi partir bien vite, et bon voyage... et toi pas revenir jamais!...

MARTIAL.

Est-il aimable!... Dis donc, noirand, si tu veux m'accompagner à Paris, je te procurerai une place avantageuse... tu battras mes habits et tu cireras mes escarpins!

DOMINGUE.

Attends! attends! moi battre tont de suite habit sur dos à toi!...

MARTIAL, *courant au fond.*

Tu ne m'attraperas pas, Nicolas!... Bien des choses à ton épouse, vieux! et à messieurs tes enfans. (*Aux Nègres.*) En route, mauricauds! en

route!... (*Ici on entend au loin le bruit du tambour.*) Tiens! qu'est-ce que c'est que ça? Oh! c'est monsieur le gouverneur avec mon maître!... (*Domingue remonte et regarde.*) Voilà l'instant de chauffer... filons raide!...

Il frappe les Nègres, et s'éloigne avec eux par le sentier d'en bas, pendant que les tambours arrivent par celui d'en haut, suivis de la troupe, qui vient se mettre en bataille au fond derrière la haie. Le Gouverneur arrive ensuite, avec le Marquis et des domestiques. L'un d'eux porte un parasol du temps et à la mode du pays.

SCÈNE VII.

DOMINGUE, LE MARQUIS, LE GOUVERNEUR, OFFICIERS, SOLDATS, DOMESTIQUES.

LE GOUVERNEUR, *au chef de la troupe.*

Monsieur le capitaine, continuez votre marche du côté de la plaine jusqu'à la rivière Noire; une affaire importante exige que je m'arrête ici... mais bientôt je vous rejoindrai.

La troupe s'éloigne.

LE MARQUIS, *à Domingue.*

Madame Latour est-elle dans l'habitation?

DOMINGUE.

Oui, oui.

MARQUIS.

Allez l'informer que monsieur le gouverneur désire lui parler.

DOMINGUE, *à part.*

Oh! moi content, quand toi bien loin!

Il entre dans la case.

LE GOUVERNEUR.

Vous dites donc, monsieur le marquis, que madame Latour n'envisage pas sans effroi le moment qui doit la séparer de sa fille?

LE MARQUIS.

Quelques mots de monsieur le gouverneur suffiront pour vaincre ses hésitations.

LE GOUVERNEUR.

Je l'espère!

LE MARQUIS.

Voici madame Latour avec sa fille.

LE GOUVERNEUR.

Cette jeune personne est vraiment charmante... je comprends le double intérêt que vous lui portez; belle et riche, ce sont là deux beaux titres!

LE MARQUIS, *à part.*

Riche surtout!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, Mme LATOUR, VIRGINIE, *puis un moment après* MARGUERITE, PAUL *et* HENRI, *qui se tiennent à l'écart.*

LE GOUVERNEUR, *s'inclinant.*

Madame... Mademoiselle... (*Mme Latour et Virginie saluent. Il se retourne vers le Marquis, et lui dit à mi-voix.*) Cet air de simplicité... de candeur... Cette jeune fille est plus que jolie.

LE MARQUIS, *de même.*

Il ne lui manque que quelques mois de civilisation.

Entrée de Paul, Henri et Marguerite.

MARGUERITE, *bas à Paul.*

Du courage, mon fils!

LE GOUVERNEUR, *à Virginie.*

Vous savez, ma belle demoiselle, que grâce à tout le bien qu'a écrit de vous en France monsieur de Vaudois, une tante de madame votre mère vous destine, après elle, toute sa fortune... (*Se tournant vers Mme Latour.*) Quelque pénible que puisse être pour toutes deux cette séparation momentanée, j'ose attendre de vous, madame, que, loin d'y apporter aucun obstacle, vous engagerez mademoiselle votre fille à se conformer sans retard à la seule condition imposée par votre parente.

Mme LATOUR.

Monsieur, je ne désire désormais dans ce monde d'autre bonheur que celui de mon enfant... Je lui ai fait connaître ce matin même toute ma pensée... je ne lui ai rien caché, ni de mes craintes pour son avenir, ni de mes espérances si ce voyage a lieu... Qu'elle parle donc... qu'elle décide...

LE GOUVERNEUR, *à Virginie, qui regarde Paul.*

Songez-y, mademoiselle; les occasions de faire fortune ne se présentent pas tous les jours... vous n'auriez point d'excuse pour repousser celle qui vous est offerte : nous devons obéir à nos parens et à la Providence, qui vous rend un bien que vous aviez perdu. Votre voyage en France aura une fin heureuse... ne voulez-vous pas y aller, mademoiselle?

Moment de silence. Un combat intérieur semble agiter Virginie, qui ne quitte pas Paul des yeux. L'anxiété est peinte sur les traits de tous les personnages. Henri seul observe le marquis.

LE MARQUIS, *à part.*

Que va-t-elle répondre?

PAUL, *à sa mère, à mi-voix.*

Elle m'aime! elle restera!...

LE GOUVERNEUR, *à Virginie.*

Eh bien?

VIRGINIE, *d'une voix émue et baissant les yeux.*

Si c'est l'ordre de Dieu et la volonté de ma mère, je partirai.

LE GOUVERNEUR.

C'est bien, mademoiselle.

Mme LATOUR, *avec reconnaissance.*

O ma fille!...

PAUL, *dans les bras de Marguerite.*

Ah! ma mère!...

Mme Latour serre sa fille contre son cœur.

LE MARQUIS, *à part.*

Allons, elle a été plus raisonnable que je ne le pensais.

Il remonte la scène, et se trouve en face d'Henri.

HENRI, *à mi-voix, au Marquis.*

Vous voilà content, monsieur; vos idées triomphent!...

LE MARQUIS, *avec dédain.*

Parce que mes idées sont celles des gens de sens.

HENRI.

Je souhaite qu'elles vous portent toujours bonheur!

LE MARQUIS, *lui tournant le dos.*

J'y compte bien!

LE GOUVERNEUR, *qui pendant ce temps est remonté au fond, d'où il a paru examiner l'horizon.*

Eh bien donc, mademoiselle, hâtez vos préparetifs, car, selon toutes les apparences, demain le calme aura cessé, et le vent permettra d'appareiller.

Mme LATOUR.

Demain ma fille attendra vos ordres.

LE GOUVERNEUR, *saluant.*

Mesdames...

LE MARQUIS, *à part.*

J'ai réussi... mais je ne serai tranquille qu'en pleine mer!

Le Gouverneur s'éloigne par le fond. Mme Latour l'accompagne en causant avec lui. Le Marquis les suit, puis les domestiques.

HENRI, *à Marguerite, en lui montrant Paul.*

Laissons-le avec Virginie, et ne quittons pas madame Latour.

Il entraîne Marguerite, et sort par le fond.

SCÈNE IX.

VIRGINIE, PAUL.

Virginie est demeurée immobile à la place qu'elle occupait. Paul se tient d'abord éloigné d'elle.

PAUL, *d'une voix altérée.*

C'en est donc fait! vous partez, mademoiselle! Vous ne craignez pas de vous exposer aux dangers de la mer, de la mer, dont vous êtes si effrayée! vous nous quittez pour une parente éloignée que vous n'avez jamais vue!

VIRGINIE, *d'une voix entrecoupée.*

Le devoir d'une fille est d'obéir. On m'a dit que notre bonheur à tous dépendait de ce voyage, que la volonté de Dieu était que je partisse, que la vie était une épreuve... Oh! c'est une épreuve bien dure!

PAUL.

Quoi! tant de raisons vous ont décidée, et aucune ne vous a retenue!... Ah! il en est encore que vous ne me dites pas... la richesse a de grands attraits! Vous trouverez bientôt, dans un monde nouveau, à qui donner ce nom de frère que vous ne me donnez plus!... vous le choisirez, ce frère, parmi des gens dignes de vous par une naissance et une fortune que je ne peux vous offrir... Mais pour être plus heureuse, où voulez-vous aller? Sur quelle terre aborderez-vous qui vous soit plus chère que celle où vous êtes née?... Où trouverez-vous des cœurs qui vous aiment davantage? Comment pourrez-vous vivre sans les caresses de votre mère?... Que deviendra-t-elle elle-même lorsqu'elle ne vous verra plus à ses côtés, dans la maison, à la promenade où elle s'appuyait sur vous? Que deviendra la mienne, dont vous êtes aussi la fille?... Que leur dirai-je à l'une et à l'autre quand je les verrai pleurer de votre absence?

VIRGINIE, *d'une voix faible.*

Paul, laissez-moi mon courage.

PAUL, *avec une vive expression de douleur.*

Cruelle! mais que deviendrai-je moi-même, quand le matin je ne vous verrai plus avec nous, et que la nuit arrivera sans nous réunir; quand j'apercevrai ces deux palmiers plantés à notre naissance, et si longtemps témoins de notre amitié mutuelle?... Ah! puisque tu cherches d'autres pays que ton pays natal, d'autres biens que ceux de mes travaux, laisse-moi t'accompagner sur le vaisseau où tu pars... Je te rassurerai dans les tempêtes qui te donnent tant d'effroi sur la terre; je reposerai ta tête sur mon sein; je réchaufferai ton cœur contre mon cœur; et en France, où tu vas chercher de la fortune et de la grandeur, je te servirai comme ton esclave. Heureux de ton seul bonheur, dans ces hôtels où je te verrai servie et adorée, je serai encore assez riche et assez noble pour te faire le plus grand des sacrifices, en mourant à tes pieds!

Ici, Mme Latour, Marguerite et Henri reparaissent au fond.

VIRGINIE.

Paul, c'est pour toi que je pars, pour toi que j'ai vu chaque jour courbé par le travail pour nourrir nos deux familles... Si je me suis prêtée à l'occasion de devenir riche, c'est pour te rendre mille fois le bien que tu nous as fait... Est-il une fortune digne de ton amitié?... Que me dis-tu de ta naissance? Ah! s'il m'était encore possible de me donner un frère, en choisirais-je un autre que toi?... O Paul! Paul! tu m'es bien plus cher qu'un frère... Paul, dis un mot, et je reste, je pars, je vis, je meurs! J'ai pu résister à tes caresses, je ne puis soutenir ta douleur!

PAUL.

Virginie! ma Virginie, je pars avec toi... rien ne pourra nous séparer.

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mme LATOUR, HENRI *et* MARGUERITE, *s'avançant précipitamment en scène;* DOMINGUE *et* MARIE, *paraissant à l'entrée de la case.*

Mme LATOUR, *s'écriant.*

Mon fils! si vous nous quittez, qu'allons-nous devenir?

PAUL.

Moi, votre fils?... Oh! ne me donnez plus ce nom, vous qui séparez le frère d'avec la sœur!

HENRI.

Paul! mon ami!

MARGUERITE.

Reviens à toi.

PAUL, *sans les écouter*.

Élevés ensemble, dans vos bras, nous avons appris de vous à nous aimer, et maintenant vous l'éloignez de moi! Vous l'envoyez en Europe, dans ce pays barbare qui vous a refusé un asile, et chez des parens cruels qui vous ont vous-même abandonnée!... Vous me direz : Vous n'avez plus de droits sur elle, elle n'est pas votre sœur!... Elle est tout pour moi, ma richesse, ma famille, ma naissance, tout mon bien! je n'en connais pas d'autre... nous n'avons eu qu'un toit, qu'un berceau, nous n'aurons qu'une tombe... Si elle part, il faut que je la suive... Le gouverneur m'en empêchera?... M'empêchera-t-il de me jeter à la mer? Je la suivrai à la nage; la mer ne saurait m'être plus funeste que la terre... Ne pouvant vivre ici, près d'elle, au moins je mourrai sous ses yeux, loin de vous... femme sans pitié!

VIRGINIE.

Paul!

MARGUERITE.

Mon fils!

HENRI.

Que dis-tu!

PAUL, *hors de lui*.

Puisse cet océan où vous l'exposez ne jamais vous la rendre! puissent ces flots vous rapporter mon corps, et le roulant avec le sien parmi les cailloux de ces rivages, vous donner, par la perte de vos deux enfans, un sujet éternel de douleur!

MARGUERITE, *avec effroi*.

Mais sa raison s'égare.

VIRGINIE, *s'avançant vers Paul*.

Paul, mon ami, j'atteste les plaisirs de notre premier âge, tes maux, les miens, et tout ce qui doit lier à jamais deux infortunés, si je reste, de ne vivre que pour toi; si je pars, de revenir un jour pour être à toi!... Je vous prends à témoins, vous tous qui avez élevé mon enfance, qui disposez de ma vie, et qui voyez mes larmes; je le jure par ce ciel qui m'entend, par cette mer que je dois traverser, par l'air que je respire et que je n'ai jamais souillé du mensonge!

Mme LATOUR, *cédant à son émotion*.

C'en est trop! je n'y puis plus tenir... mon âme est déchirée... Paul, mon fils, calme-toi!... ma Virginie, ma fille bien-aimée, sèche tes larmes!... Et vous tous, mes amis, ne m'accusez plus... réjouissez-vous, ce funeste voyage n'aura pas lieu!

TOUS, *avec joie*.

Ah!

PAUL *et* VIRGINIE, *dans les bras de Mme Latour*.

Ah! merci! merci!

HENRI.

A nous la victoire!

MARGUERITE, *pleurant de joie*.

Sois bénie, ma sœur!

HENRI.

A nous maintenant, mes amis, de rassurer votre chère maman sur cet avenir qu'elle redoute tant pour vous... Nous ferons tous notre devoir, nous réunirons nos efforts, et rien ne lui manquera jamais!

TOUS.

Oh! non, jamais, jamais!

HENRI.

Toi, Paul, nous te ferons une pacotille de coton, de résine, de bois d'ébène; tout cela nous est inutile ici et se vend très-bien aux Indes. En moins de six semaines tu auras gagné de quoi acheter quelques nègres qui viendront partager vos travaux et soulager le bon Domingue.

DOMINGUE.

Et moi, faire travailler solidement bons nègres... pas trop!

PAUL.

Vous avez raison, mon ami, et je ne veux pas retarder d'un jour, d'une heure l'exécution de ce projet!

HENRI.

Allons!... vous voilà tous heureux... je n'ai plus rien à faire ici... bonsoir!

VIRGINIE.

Déjà?

HENRI.

Le soleil est derrière les rochers, et la course est longue pour retourner à mon habitation... Adieu, ma fille! (*Il l'embrasse sur le front.*) Jamais vous n'avez été plus belle qu'aujourd'hui... et jamais je ne vous ai tant aimée!... Viens-tu m'accompagner, Paul? nous causerons chemin faisant de ton expédition.

PAUL.

Je vous suis... (*A Virginie.*) Je serai bientôt de retour.

HENRI, *prenant la main de Mme Latour*.

C'est une sage résolution que vous avez prise, madame Latour... ces pauvres enfans!... Ils ont mieux plaidé leur cause que n'auraient pu le faire tous les avocats du monde! Allons, au revoir, mes amis... En route, Paul!... Cette fois, monsieur le marquis, vous vous embarquerez seul!

Il s'éloigne rapidement avec Paul, par le chemin de gauche, au delà de la haie. Au même moment paraît à droite le Marquis, suivi du Gouverneur et de ses officiers. Domingue les aperçoit le premier, et les montre avec effroi. A leur vue, Virginie se réfugie involontairement auprès de sa mère.

VIRGINIE.

Ma mère!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE MARQUIS, LE GOUVERNEUR, SUITE.

LE GOUVERNEUR, *qui est entré vivement*.

Faites vos adieux, mademoiselle... le vent s'est subitement élevé, la marée monte, et le capitaine vent en profiter pour dépasser les récifs qui bordent l'île d'Ambre... Ma voiture vous attend au

bas du sentier pour vous conduire au rivage... venez !

Mme LATOUR.

Croyez à notre reconnaissance pour tant de zèle, monsieur... mais il est devenu inutile... ma fille ne part pas !

LE MARQUIS.

Qu'entends-je !

DOMINGUE, *en le regardant, et joyeux.*

Ah ! ah !... pas partir !...

Mme LATOUR.

J'ai cédé à ses larmes et au cri de mon propre cœur !

LE GOUVERNEUR.

Une pareille décision ne saurait être sérieuse, madame... laissez-moi espérer que mes remontrances...

Mme LATOUR.

Elles seraient inutiles, monsieur le gouverneur.

MARGUERITE.

Mon fils en serait mort, monsieur !

DOMINGUE.

Et pauvre Domingue aussi !

LE MARQUIS, *à mi-voix.*

Monsieur le gouverneur... c'est un caprice... vous allez sans doute y mettre fin !

Mme LATOUR.

Ne tremble plus, ma fille.. nulle puissance humaine ne pourrait maintenant t'arracher de mes bras !

LE GOUVERNEUR, *sévèrement.*

Vous vous trompez, madame !

Mme LATOUR, *qui a tressailli.*

Que voulez-vous dire ?

LE GOUVERNEUR.

Que par égard pour vous, et préférant avoir recours aux seules voies de la persuasion, je vous ai caché une partie de la vérité

Mme LATOUR, *tremblante.*

Achevez, monsieur !

LE GOUVERNEUR.

Madame votre tante, abusée sans doute ellemême, s'est adressée à l'autorité auprès de laquelle, vous me forcez à vous en faire l'aveu, vous avez été présentée sous un jour peu favorable.

VIRGINIE.

Mon Dieu !... protégez-moi !

LE GOUVERNEUR.

Les prétentions de la baronne ont été accueillies, l'ordre qui m'est parvenu est positif et il n'admet aucun délai !

Mme LATOUR, *indignée.*

Et c'est à vous, monsieur, qu'on a osé transmettre un ordre semblable !... Ainsi, non contente de m'avoir repoussée, ma tante n'a pas craint de me calomnier pour m'enlever ma fille !... Eh bien ! puisque je ne puis m'opposer à son départ, je partirai avec elle !... Vous ne pouvez pas empêcher qu'une mère suive son enfant !

LE GOUVERNEUR.

Madame la baronne ne mande auprès d'elle et ne peut voir que votre fille !

Mme LATOUR, *avec prière.*

Elle ne me verra pas !... elle ne m'entendra pas même prononcer mon nom !... je ne serai à Paris que pour ma fille, entendez-vous, monsieur ?

LE GOUVERNEUR.

Impossible, madame !... L'ordre d'embarquement ne concerne que Mlle Latour !

Mme LATOUR.

Oh ! mais c'est affreux !... c'est infâme !... c'est à rendre folle !

Coup de canon.

TOUS.

Ah !

Mme LATOUR, *à genoux.*

Monsieur, je suis à vos pieds ! je vous supplie !

MARGUERITE.

Au nom du ciel, laissez-vous fléchir !

Mme LATOUR, *au Marquis.*

Mais, monsieur, joignez donc vos prières aux miennes. (*Au Gouverneur.*) O monsieur ! vous dont la mission devrait être de protéger le faible contre le fort, pouvez-vous prêter les mains à un acte de violence aussi révoltant !

LE GOUVERNEUR.

Faites vos adieux, mademoiselle.

Mme LATOUR.

Impitoyable !... Eh bien ! venez donc la disputer à sa mère !... (*S'affaiblissant tout à coup.*) Mon Dieu ! tant de secousses... Est-ce ma raison qui s'en va ? est-ce la mort qui arrive ?... Ah !

Elle tombe évanouie dans les bras de ceux qui l'entourent. On s'empresse de la déposer sur le banc de droite.

VIRGINIE, *s'écriant.*

Ma mère ! ma mère !

LE MARQUIS, *bas, au Gouverneur.*

Croyez-moi, ordonnez que Mlle Latour soit conduite à bord.

LE GOUVERNEUR.

Je connais mon devoir, monsieur.

LE MARQUIS, *à part.*

Que de peine, bon Dieu ! pour faire une marquise !

LE GOUVERNEUR, *prenant Virginie par la main.*

Venez, mademoiselle, venez !

VIRGINIE, *éperdue.*

Quitter ma mère mourante !... Oh ! un moment ! un moment encore !

LE GOUVERNEUR, *la remettant à deux Officiers de sa suite.*

Je ne puis vous l'accorder.

VIRGINIE, *pendant qu'on l'entraîne.*

Oh ! c'est affreux !... Ma mère !... Paul !... ma mère ! secourez-moi !... Paul !... ma mère !

Elle disparaît par la droite. Ses cris se perdent peu à peu. Le Marquis sort à la suite du gouverneur.

DOMINGUE.

Marie ! Marie ! veille sur pauvre mère !... moi voir encore jeune maîtresse !

Il s'élance à la suite de Virginie.

SCÈNE XII.

Mme LATOUR, MARGUERITE, MARIE.

MARGUERITE.

Mon amie... ma sœur !...

MARIE.

Maîtresse ! bonne maîtresse !

Mme LATOUR, *revenant à elle peu à peu, et d'une voix étouffée.*

Ah ! ah ! Virginie ! ma fille ! où es-tu ? Je veux la suivre !... (*Elle ouvre les yeux et promène autour d'elle un regard étonné.*) Pourquoi m'entourez-vous ainsi ?... et que s'est-il donc passé ?... où donc est Virginie ? (*Un second coup de canon se fait entendre.*) Ah ! je me souviens... ma fille !... Virginie ! on me l'enlève !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PAUL, HENRI, *puis* DOMINGUE.

Paul rentre avec une extrême agitation. Henri le suit.

PAUL.

Non, mon ami, laissez-moi !... ce signal de départ... un affreux pressentiment qui tout à coup est venu me saisir... Il faut que je revoie Virginie.

HENRI.

Eh bien ! venez... entrons.

Déjà ils se dirigent rapidement du côté de la case, quand ils aperçoivent les trois femmes en pleurs.

PAUL, *reculant à leur vue.*

Grand Dieu ! ces larmes...

HENRI.

Seules ? vous êtes seules ?

PAUL.

Répondez ! qu'avez-vous fait de Virginie ? (*Elles se taisent et pleurent.*) Ah ! vous m'avez trompé !

HENRI.

Trompé !... c'est impossible ! Virginie n'est pas partie !

MARGUERITE, *pleurant.*

Arrachée de nos bras, embarquée par ordre du gouverneur !

PAUL, *hors de lui.*

Embarquée ! et vous l'avez souffert !... Mais deux coups seulement se sont fait entendre.

HENRI.

Il est temps encore ! courons !...

Paul et Henri s'élancent vers le fond. Troisième coup de canon.

PAUL, *s'écriant.*

Ah ! trop tard !

HENRI, *consterné.*

Trop tard !

Mme LATOUR, *se traînant jusqu'à Paul.*

Mon fils !

PAUL, *avec un grand désespoir.*

Vous n'avez plus de fils ! cherchez maintenant un autre qui vous console !

Domingue a reparu. Il s'avance lentement et accablé par la douleur.

DOMINGUE *présentant un mouchoir à Paul.*

Maître...

PAUL.

Ce mouchoir !

DOMINGUE, *pleurant.*

Le sien, maître... Pour Paul ! pour Paul !... et puis partie !

Il remonte tristement au fond.

PAUL, *s'emparant du mouchoir.*

Ah ! voilà donc, mon Dieu ! tout ce qui me reste de Virginie !

DOMINGUE, *au fond, s'écriant.*

Ah ! vaisseau ! vaisseau !

Un navire paraît au loin, se dirigeant vers la pleine mer. A sa vue, Paul, Mme Latour, Marguerite, Domingue et Marie tombent à genoux, tendant les bras vers le navire qui s'éloigne.

HENRI, *debout.*

O Virginie ! tu n'es pas la plus malheureuse !

Tableau. Le rideau baisse.

ACTE QUATRIEME.

A Paris, chez la Baronne de Reynel. Un riche salon, style Louis XV. Entrée principale au fond. A droite, au premier plan, une fenêtre donnant sur la rue. Au deuxième plan, une porte conduisant dans l'appartement de Virginie. A gauche, une porte conduisant chez la Baronne.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTIAL, ROSE.

Au lever du rideau Martial entre par le fond, suivi de deux demoiselles de boutique portant des cartons. Rose sort de chez Virginie presque aussitôt.

MARTIAL.

Attendez un moment ; je vais prévenir mademoiselle Rose de votre arrivée.

ROSE, *qui est entrée pendant ces mots.*

Ce n'est pas la peine, me voici. Que désirent ces demoiselles ?

MARTIAL.

Elles apportent des marchandises dont madame la baronne a fait choix hier, et qui sont destinées à mademoiselle Virginie.

ROSE.

Ah ! bien. (*Aux Demoiselles.*) Veuillez les déposer ici.

Elle indique un fauteuil, sur lequel les demoiselles vont placer leurs cartons.

MARTIAL, *à Rose.*

Tous les jours de nouvelles parures !

ROSE.

J'espère que madame la baronne se met en frais pour sa petite-nièce! (*A une des Demoiselles, qui lui présente une note.*) Passes ches l'inteodant de madame, au res-de-chaussée.

MARTIAL.

Au fond du *colidor*... tournes le bonton, s'il vous plaît.

Les demoiselles sortent parle fond.

ROSE, *regardant les cartons.*

Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? voyons!

Elle ouvre un carton, puis un autre.

MARTIAL.

Voilà bien les femmes! curieuse... va! (*Se rapprochant et regardant aussi.*) Qu'est-ce que c'est?

ROSE.

Des dentelles magnifiques.... une robe de satin blanc... des fleurs d'oranger!

MARTIAL.

Ah bah! vraiment?

ROSE.

Voyez plutôt.

MARTIAL.

C'est ma foi vrai! Voilà des fleurs qui sentent furieusement l'hyménée.

ROSE.

Je suis de votre avis, monsieur Martial.

MARTIAL.

Attendez donc... j'y pense... Oh! comme tout ça coïncide! Dans ce moment madame la baronne est enfermée avec son notaire depuis plus d'une heure, et il faut qu'elle soit bien occupée, car elle a oublié de sonner pour son chocolat. (*On entend sonner.*) Ah! paraîtrait qu'elle se ravise. (*On sonne avec force.*) Peste! quel appétit!

ROSE.

Mais dépêchez-vous donc!

MARTIAL.

Ça ne me regarde pas, c'est l'affaire de Picard; la sonnette qui me concerne est fêlée... on dirait une vieille casserole. (*On entend une seconde sonnette.*) Voilà mon affaire! On n'a pas une minute de repos dans cette barraque de maison...c'est absolument comme chez mon ancien maître, le marquis do Vaudois. Ne vous en alles pas, mademoiselle Rose; j'ai deux mots à vous glisser.

Les deux sonnettes marchent en même temps. Martial entre chez la Baronne, Picard paraît au fond avec un plateau servi à la main; il traverse la scène at entre également à gauche.

ROSE, *seule un instant.*

Martial a raison, il y a du mariage sous jeu... et mademoiselle Virginie ne paraît pas plus heureuse pour cela. Pauvre demoiselle!

MARTIAL, *ressortant de chez la Baronne, et s'adressant à la cantonnade.*

Oui, madame la baronne. Justement voilà Rose, je vais lui transmettre vos ordres... (*Il s'adresse à Rose.*) Allez prévenir mademoiselle Virginie que madame la baronne désire lui parler. (*Il referme la porte de la Baronne, puis il court retenir par la main Rose, qui va pour rentrer.*) Ne vous pressez pas.

ROSE.

Si madame attend?

MARTIAL.

Quand elle attendrait! je vous répète que j'ai deux mots à vous glisser.

ROSE.

Eh bien, qu'est-ce?

MARTIAL.

J'avais senti la chose... on parle donation, contrat... pour sûr, on songe à marier la petite créole, et je parierais six blancs que c'est avec mon ancien patron.

ROSE.

Le marquis de Vaudois! je m'en étais douté!

MARTIAL.

O Dieu! cette idée qu'il y aura bientôt dans l'hôtel noces et festins me tape sur le cerveau!... Rose! adorable Rose!

Il lui saisit la main.

ROSE.

Qu'est-ce qui vous prend?

MARTIAL.

Faites-moi l'amitié de me répondre avec franchise: tenez-vous à coiffer sainte Catherine?

ROSE, *riant.*

Pas le moins du monde.

MARTIAL.

En ce cas regardez-moi bien, réfléchissez, et puis décidez-vous promptement... Il y a concurrence... je ne vous dis que ça... il y a concurrence!

ROSE.

Et votre ancienne passion?

MARTIAL.

La Séraphine?... Ah! ne rouvrez pas mes blessures!... je la méprise. Sous le prétexte frivole de m'attendre, elle a épousé un gendarme, dont elle est veuve, il est vrai; mais n'importe! J'ai le cavalier sur le cœur... et si le vôtre correspond au mien... Chut! j'entends la vieille... Tenez, remarques un peu cette tournure andalouse! (*Il se dirige vers le fond en se donnant un air d'importance; Rose, la main sur la porte de Virginie, le regarde en riant.*) Hein! ça vous va-t-il?

ROSE, *souriant.*

On verra, on verra!

Martial lui envoie un baiser.

MARTIAL, *regardant Rose qui rentre et emporte les cartons*

Elle est pincée!

Il sort par le fond. La Baronne entre par la porte de gauche. Elle est suivie par son notaire.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LE NOTAIRE.

LA BARONNE, *brusquement.*

Encore une fois, monsieur Morel, je ne changerai rien à ce que j'ai dit; ce mariage sera célébré dans trois mois, si l'éducation de ma nièce le permet; pas avant... telle est ma volonté!... Vous me direz avec raison que je dois tenir à cette alliance, qu'elle maintient dans ma famille le titre de baron de Reynal, qui, faute d'héritiers directs,

revient après ma mort à mon petit-cousin le marquis de Vaudois; mais je vous répondrai qu'une belle dot vaut bien un beau nom!... Le marquis est amoureux, c'est possible, mais il est ruiné; donc je suis sûre qu'il ne m'échappera pas. Ce mariage est arrêté dans ma pensée, et je veux qu'il ait lieu; mais je veux aussi donner au marquis une femme qui nous fasse honneur à tous les deux, et non une petite sotte comme celle que l'on m'avait expédiée de l'Ile de France.

LE NOTAIRE.

Mademoiselle Virginie a bien changé depuis son arrivée.

LA BARONNE.

Oui, elle a de l'intelligence... et j'espère, avec l'aide de notre célèbre précepteur, pouvoir bientôt la présenter dans le monde comme ma légataire universelle et la fiancée du marquis de Vaudois. C'est un bon tour, n'est-ce pas, que je jouerai là à cette foule de collatéraux qui forment ma cour habituelle, et à tous ces beaux seigneurs attirés chez moi par l'espoir d'épouser ma nièce?... Les uns convoitent la succession, les autres caressent la dot.., et je ris d'avance de leur surprise; cela m'amuse de penser qu'un jour tous ces gens-là seront bien attrapés.

LE NOTAIRE, *à part.*

Ce délai n'arrangera pas le marquis, et je dois le prévenir.

LA BARONNE.

En attendant, préparez toujours le contrat, je le commenterai à mon aise.

LE NOTAIRE, *s'inclinant.*

Je me conformerai à vos intentions, madame.

LA BARONNE.

Au revoir, monsieur Morel, au revoir.

LE NOTAIRE, *saluant.*

Madame la baronne... (*A part, en sortant.*) Trois mois... les créanciers du marquis n'attendront jamais jusque là!

Il sort.

SCÈNE III.

LA BARONNE, *puis* VIRGINIE.

LA BARONNE, *seule.*

Marquise de Vaudois!. . soixante mille livres de rentes! c'est un beau rêve que vous aurez fait là, ma nièce!... Je ne lui crois pas une grande affection pour le marquis, au contraire; mais l'essentiel pour moi c'est d'effacer par un beau mariage la tache imprimée à notre nom par la mésalliance de madame Latour. D'ailleurs Virginie est soumise... et en la traitant avec quelque douceur, j'en ferai tout ce que je voudrai. La voici.

VIRGINIE, *entrant.*

Vous m'avez fait demander, ma tante?

LA BARONNE, *sèchement.*

Oui, approchez. (*Se reprenant.*) Approchez, mon enfant, que je vous embrasse! (*La Baronne l'embrasse sur le front.*) Vous avez vu ce que j'ai acheté pour vous hier?

VIRGINIE.

Rose vient de me le montrer... et je ne sais comment vous remercier...

LA BARONNE.

Je reçois du monde ce soir; je donnerai mes ordres à Rose pour qu'elle surveille votre toilette, car sur ce point-là surtout je ne suis pas contente de vous... vous ne vous formez pas le moins du monde, et si je vous laissais faire, je crois, en vérité, que vous porteriez encore votre jupe de toile et votre madras des Indes.

VIRGINIE.

Parlez, ordonnez; je suis prête à vous obéir, ma tante.

LA BARONNE, *avec humeur.*

Toujours votre tante!... (*Se radoucissant.*) Eh bien, soit... appelez-moi votre tante... quand nous serons seules, je vous le permets,.. Devant le monde, c'est différent, appelez-moi madame; c'est plus convenable; ne l'oubliez pas!

VIRGINIE, *doucement.*

Je tâcherai.

LA BARONNE, *vivement.*

Mais quel est ce papier que vous cachez là dans votre robe?

VIRGINIE, *embarrassée.*

Ce papier... pardon, ma tante, c'est...

LA BARONNE.

Quoi donc? des mystères!.. Mais donnez, donnez donc!... Une lettre!,. votre écriture... (*Elle lit.*) « Chère maman!» (*Avec colère.*) Je vous avais défendu d'écrire sans ma permission à votre mère!

VIRGINIE, *avec force.*

Eh bien! puisque vous avez découvert mon secret, puisque vous avez prononcé le nom de ma mère, laissez-moi vous parler d'elle.

LA BARONNE, *sèchement.*

Jamais! jamais!

VIRGINIE.

O ma tante! ma bonne tante!... puisque vous m'avez permis de vous donner ce nom, qu'il soit aujourd'hui le gage d'une réconciliation que je demande ardemment à Dieu!... Ma tante, songez à ma mère que trois mille lieues séparent de sa fille! ma pauvre mère! si vous saviez comme elle est bonne, aimante, résignée! Oh! l'on voit bien que vous ne la connaissez pas, vous qui ne parlez d'elle qu'avec indignation et colère!..... O mon Dieu! venez à mon aide, faites que ma voix persuade, attendrisse!... Ma tante! ma chère tante! pitié! pardon pour ma mère!

LA BARONNE.

Assez, mademoiselle, assez!... et à l'avenir imposez silence, je vous prie, à ces beaux élans de piété filiale! (*Virginie se détourne et essuie ses yeux.*) Des larmes! toujours des larmes!... (*Plus doucement.*) Voyons, soyez raisonnable, calmez-vous... je verrai, je tâcherai de faire quelque chose pour elle... j'en parlerai à mon notaire. Allons, que tout soit fini; je ne vous demande qu'un peu d'obéissance, et tout ira bien. J'ai des projets sur

vous ; si vous êtes raisonnable, nous ne nous séparerons plus.

VIRGINIE, *à part.*

O mon Dieu ! qui donc viendra à mon secours?

MARTIAL, *annonçant.*

Monsieur Bernardin de Saint-Pierre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BERNARDIN.

BERNARDIN, *saluant*

Madame la baronne... (*Prenant la main de Virginie.*) Bonjour, ma charmante élève.

LA BARONNE, *avec humeur.*

Votre charmante élève est aujourd'hui fort mal disposée.

BERNARDIN, *avec intérêt.*

En effet, cette pâleur...

LA BARONNE.

Nous avons besoin de votre présence et de vos leçons, mon cher monsieur de Saint-Pierre, pour combattre certaines idées romanesques... On voudrait, je crois, se faire prier pour hériter d'une fortune princière !

BERNARDIN, *contemplant Virginie.*

Mademoiselle a une de ces natures chez lesquelles l'amour des richesses n'occupe pas la première place.

VIRGINIE, *à part.*

Il me comprend, lui !

LA BARONNE.

On l'a si mal élevée ! c'était une éducation complète à faire ! Que d'obligations je vous aurai pour avoir bien voulu vous en charger !

BERNARDIN.

C'est une tâche bien douce à remplir pour moi, madame, et dont je suis amplement récompensé par l'honneur de fréquenter votre maison, et par le plaisir d'être auprès de mademoiselle... Je l'ai vue si jeune !... elle a grandi, embelli sous mes yeux ! Virginie est presque une fille pour moi.... (*Virginie lui prend la main.*) Et vraiment je vous dois beaucoup, madame, vous qui, me connaissant à peine, m'avez accueilli avec bienveillance et fourni l'occasion de me rapprocher de ma jeune amie.

LA BARONNE.

J'avais souvent entendu parler de monsieur Bernardin de Saint-Pierre, de ses ouvrages, et je ne pouvais faire choix pour ma nièce d'un plus habile professeur.

BERNARDIN.

Dites, madame, d'un ami plus sûr et plus dévoué.

LA BARONNE.

Oh ! j'ai dans vos conseils une confiance sans bornes, et je veux vous en donner une nouvelle preuve. Virginie fait ce soir son premier pas dans le monde ; je la présente à quelques amis intimes ; j'espère que vous voudrez bien lui donner la main. Bientôt il faudra la conduire dans des réunions plus nombreuses où je ne pourrai l'accompagner que très-rarement... Je voudrais donc placer auprès d'elle une personne respectable, dont l'éducation et les principes m'offrissent toute sécurité. (*Bernardin a fait un léger mouvement.*) Vous m'avez parlé, je crois, d'une dame, votre parente éloignée, qui serait disposée à accepter une place semblable.

BERNARDIN, *regardant Virginie.*

En effet !... et elle trouverait à la remplir un grand bonheur !...

LA BARONNE.

Jusqu'à présent j'avais cru pouvoir m'en passer... mais si cette dame est encore libre...

BERNARDIN, *à part.*

Enfin !

LA BARONNE, *continuant.*

Et si vous voulez me la présenter... aujourd'hui, demain... à votre aise.

BERNARDIN.

Je m'empresserai, madame, de me rendre à vos désirs !

LA BARONNE.

Maintenant je vous laisse à vos études !... (*Bernardin lui donne la main jusqu'à la porte de son appartement. Sur le point de rentrer, elle se retourne et dit à Bernardin.*) N'oubliez pas votre parente !

SCÈNE V.

VIRGINIE, BERNARDIN, *puis* MARTIAL.

BERNARDIN, *se plaçant rapidement à une table à droite.*

Vite ! profitons de ces bonnes dispositions. (*Il écrit.*) « Apprêtez-vous... dans un quart d'heure j'irai vous prendre. »

Il ploie la lettre sans y mettre d'adresse.

VIRGINIE.

O mon ami ! je respire plus à l'aise dès que ma tante s'éloigne, et si je vous vois alors auprès de moi, comme maintenant, je suis presque heureuse. C'est mal sans doute, c'est de l'ingratitude envers une parente qui me comble de bienfaits... Oui, j'en conviens, mais c'est plus fort que moi ; ses bontés me glacent et sa religion m'épouvante !... O mon ami ! ce n'est pas ainsi que nos mères m'avaient appris à faire le bien et à aimer Dieu !

BERNARDIN.

Je vous l'avais bien dit, mon enfant ; vous n'êtes pas née pour le monde qui vous environne. La société et les mœurs de nos grandes villes d'Europe vous sont aussi antipathiques que le soleil pâle et froid de ces climats est contraire à votre nature !

VIRGINIE.

Hélas ! il me faudra mourir sous ce soleil qui n'a pas le pouvoir de réchauffer mon cœur, ni

celui de réjouir mon âme!... (*Se dirigeant vers un fauteuil.*) Il me faudra mourir loin de ma mère, de Marguerite... loin de tout ce que j'aime.

Elle tombe assise, tire un médaillon de son sein, et le contemple avec tristesse.

BERNARDIN, *qui a été ouvrir la porte du fond, et a fait un signe au-dehors. Martial paraît.*

Tiens, échappe-toi, Martial, et porte vite ce billet. Tu sais?

MARTIAL, *à mi-voix.*

Il suffit.

BERNARDIN.

Sois prudent et discret.

MARTIAL.

Ne vous suis-je pas tout dévoué!

Il s'éloigne.

BERNARDIN, *après avoir fermé la porte et se rapprochant de Virginie.*

Que regardez-vous donc avec tant d'attention? (*Elle lui montre tristement le médaillon.*) L'image de saint Paul!

VIRGINIE.

Un présent de mon frère! c'est le jour même de mon départ qu'il m'en fit don... le jour où, malgré mes prières et mes larmes, je fus enlevée à ma mère mourante... Ma pauvre mère!... quelle dût être sa douleur quand, rendue à la vie, elle ne me retrouva plus à ses côtés!.. Et Paul!... Paul!... Ah! mon ami! je souffre bien!... Le jour, mon âme se brise à toutes ces pensées... la nuit, mon sommeil est affreux! je vois Paul... il est pâle et souffrant... il m'appelle... Il m'implore à mains jointes... alors, je veux m'élancer vers lui... un cri s'échappe de ma poitrine, et je me réveille... Ah! le réveil est plus affreux encore!...

BERNARDIN, *à part.*

Pauvre enfant! elle ressent tous les feux de l'amour, et elle en ignore le nom!

VIRGINIE.

Ce médaillon, j'ai juré à Paul de ne m'en séparer jamais, il est toute ma richesse loin de lui, toute ma consolation... je suis heureuse de le posséder!... Et pourtant quand je l'ai là, il me semble que son contact me brûle!... Est-ce un tort de l'avoir dérobé aux yeux de ma tante?... Mais, hélas! elle est si sévère!... elle m'impose silence avec tant de dureté lorsque je lui parle de nôtre Ile!... Ah! si vous saviez, mon ami, que de larmes j'ai versées pendant les premiers mois de mon séjour ici!...

BERNARDIN.

Je m'en doute!...

VIRGINIE.

Jugez de ma joie lorsqu'un jour on annonça monsieur Bernardin de Saint-Pierre, et que je reconnus en lui notre voisin de l'Ile de France, l'ami, le protecteur de ma famille... Oh! de ce moment je me crus sauvée!...

BERNARDIN.

C'est bien un peu pour vous que je suis revenu.

VIRGINIE, *avec âme.*

Oh! que vous êtes bon!

BERNARDIN.

Je sentais qu'ici vous n'auriez pas un ami, et je me suis dit: Il faut que je sois là!

VIRGINIE.

Depuis votre arrivée je suis moins malheureuse. Vous m'avez apporté des nouvelles de nos amis, de ma mère; depuis j'en ai reçu d'autres toujours par vous!... Enfin j'ai éprouvé il y a quelques jours une joie qui a passé comme un éclair... mais qui m'a laissé du bonheur pour longtemps.

BERNARDIN.

Qu'est-ce donc, Virginie?

VIRGINIE, *avec mystère.*

J'ai cru voir ma mère!

BERNARDIN, *vivement.*

Que dites-vous?

VIRGINIE.

Oui... j'avais rêvé toute la nuit de notre case, de ma mère... de Paul!... je vins à cette fenêtre pour rafraîchir ma tête brûlante!... Tout à coup j'aperçus dans la maison qui fait face à la nôtre, un visage pâle et souffrant... on me regardait comme si on eût voulu me parler... c'était une femme!.. et cette femme ressemblait à ma mère. Oh! mais cette ressemblance était si frappante, que je poussai un cri et je tombai évanouie sur ce fauteuil!

BERNARDIN.

Achevez!

VIRGINIE.

Quand je revins à moi, j'étais dans ma chambre... on avait appelé le médecin, on me croyait malade!... mais non!... je ne souffrais pas... j'étais heureuse! et du fond de mon cœur je remerciais Dieu qui, pour me donner de la patience et du courage, m'avait fait voir ma mère!

BERNARDIN.

Tu as bien fait de le remercier, ma fille, car il y avait bien un peu du ciel dans tout cela!

VIRGINIE, *se dirigeant vers la fenêtre.*

Depuis lors mes regards sont attachés à chaque instant sur cette maison... je reste là des heures entières attendant et espérant toujours... (*Poussant un cri.*) Ah! encore! encore!...

BERNARDIN, *à part.*

Imprudente!

VIRGINIE, *qui s'est élancée vers la fenêtre.*

O ciel! plus rien!... disparue!... Mon Dieu! est-ce que je deviens folle?... O mon ami, expliquez-moi?...

BERNARDIN, *vivement ému.*

Écoute, Virginie. Mon enfant, je t'ai dit bien souvent d'avoir confiance dans l'avenir, que tu reverrais un jour ta mère, puis Paul, Marguerite, tes vieux serviteurs et les belles contrées qui t'ont vue naître. Eh bien! une partie de mes prédictions va bientôt se réaliser. Apprends donc enfin...

Il s'arrête et écoute.

VIRGINIE, *haletante.*

Mais quoi donc?.. De grâce, parlez!...

Ici la porte du fond s'ouvre

BERNARDIN.

On vient. Tais-toi!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARTIAL, LE MARQUIS.

MARTIAL, *paraissant le premier.*

Mais je vous assure, monsieur le marquis, que madame la baronne n'est pas visible.

LE MARQUIS, *au fond,*

Et je t'assure qu'elle sera visible pour moi.

VIRGINIE, *à Bernardin.*

Le marquis!...

LE MARQUIS, *qui est entré pendant ces mots, à part.*

Encore ce monsieur de Saint-Pierre!... (*Haut, en saluant,*) Mademoiselle...

Virginie lui rend son salut.

BERNARDIN.

Rentrez chez vous, Virginie.

Il la conduit jusqu'à la porte de droite. Pendant ce temps, le marquis a descendu la scène.

VIRGINIE, *à Bernardin.*

A bientôt, n'est-ce pas?

BERNARDIN, *pendant qu'elle entre.*

A bientôt!

LE MARQUIS, *à part.*

C'est cela; il éloigne Virginie de moi!... Mon tour viendra, monsieur le philosophe, et je vous rendrai la pareille!...

Il se jette dans un fauteuil et ouvre un livre qu'il prend sur la table qui est à gauche près de lui.

BERNARDIN, *à part.*

Vous avez un air bien triomphant, monsieur le marquis; mais vous n'en êtes pas encore où vous croyez!

MARTIAL, *bas à Bernardin.*

J'ai remis la lettre: on vous attend.

BERNARDIN, *de même.*

C'est bien!

MARTIAL, *à lui-même.*

Ça vexera sans doute mon ancien patron... tant mieux! je l'ai en horreur ce marquis panné qui me doit six mois de gages.

BERNARDIN, *saluant.*

Monsieur le marquis!...

Le Marquis ne bouge pas.

MARTIAL, *à part.*

Est-ce qu'il est sourd?

BERNARDIN, *plus fort.*

Monsieur le marquis!... (*Le Marquis se retourne.*) Pardon, j'ai eu l'honneur de vous saluer.

LE MARQUIS, *se levant.*

Ah! monsieur!

Il salue.

MARTIAL, *à part.*

Ça lui a coûté, mais ça y est!

Bernardin échange avec Martial un regard d'intelligence et sort.

LE MARQUIS, *à Martial, avec impatience.*

Eh bien! tu ne vas pas m'annoncer?

MARTIAL, *se donnant un air important.*

J'ai déjà fait observer à monsieur le marquis que l'aumônier de madame la baronne était avec elle.

LE MARQUIS.

Si tu ne m'obéis pas, je te fais chasser!... et tu auras affaire à moi!...

MARTIAL, *se redressant.*

Oh! je n'ai plus l'honneur d'être au service de monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Je t'apprendrai le respect que tu me dois!

MARTIAL.

Et moi, je vous ferai souvenir, monsieur le marquis, que vous me devez encore six mois de gages.

LE MARQUIS.

Faquin!

MARTIAL.

Si c'est avec de ces paroles-là que vous comptez me payer!

LE MARQUIS.

Encore!

Il le prend par une oreille.

MARTIAL.

Oh! la! là!

LE MARQUIS.

Veux-tu m'annoncer?

MARTIAL.

A l'instant, monsieur le marquis, à l'instant. (*Se dégageant.*) Nom d'un petit bon homme!... Il n'y a que les grands seigneurs pour tirer de cette force-là.

LE MARQUIS.

Allons!

MARTIAL.

J'y vole! (*A part.*) Si jamais je trouve ma belle... as pas peur!

Il entre à gauche.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, *seul.*

Trois mois!... elle veut attendre trois mois!... Maudite baronne!... si elle ne change pas de résolution et si dès demain Virginie n'est pas ma femme, je suis un homme perdu!... Il est évident que la certitude de me voir hériter d'une fortune considérable donnerait une forte dose de patience à mes créanciers; mais en attendant, ces misérables-là me serrent de près, et à chaque instant je me vois menacé de... Voici la baronne... Allons, de l'audace... il faut frapper un grand coup... me perdre ou me sauver!

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LA BARONNE, *suivie de* MARTIAL, *qui ne fait que traverser la scène en montrant par derrière le poing au Marquis.*

LA BARONNE.

Bonjour, marquis.

LE MARQUIS, *lui baisant la main.*

Madame la baronne...

MARTIAL, *à part, en sortant.*

Caffard, va!

LE MARQUIS.

Je vous demande mille pardons... j'ai sans doute interrompu quelque pieuse conférence?

LA BARONNE.

Non... j'invitais monsieur l'abbé à venir ce soir... je n'ai pas besoin de vous demander si vous serez des nôtres?

LE MARQUIS.

Hélas! madame, c'est un bonheur dont je vais être privé!

LA BARONNE.

Comment?

LE MARQUIS.

Je viens vous faire mes adieux, madame la baronne.

LA BARONNE, *stupéfaite.*

Vous partez?...

LE MARQUIS.

Ce soir.

LA BARONNE.

Et vous allez?

LE MARQUIS.

A l'Ile de France!

LA BARONNE.

A l'Ile de France!

LE MARQUIS.

Oui, madame, je pars malgré l'amour qui devrait me retenir auprès de Virginie, malgré l'espérance d'avoir un jour l'honneur de devenir votre neveu.

LA BARONNE.

Mais enfin... le motif qui vous engage à partir....

LE MARQUIS.

Des lettres me sont parvenues ce matin, et j'ai eu la douleur d'apprendre que mes nègres, encouragés par mon absence, menaçaient à chaque instant de se révolter, de fuir, et même de détruire des plantations, aujourd'hui ma seule fortune... La faiblesse de ceux qui me remplacent a fait le mal, ma rigueur seule pourra le réparer.

LA BARONNE, *pensive.*

Voilà de fâcheuses nouvelles.

LE MARQUIS.

Elles m'ont brisé le cœur, madame! (*A part, en observant la Baronne, qui réfléchit.*) Mon Dieu!... si au lieu de la décider, cette confidence la faisait changer d'avis.

LA BARONNE, *à elle-même.*

Un beau nom uni à une belle fortune!... cette alliance me plaisait sous tous les rapports.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle se consulte... malgré moi je tremble!

LA BARONNE, *au Marquis.*

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de parer à tout cela?

LE MARQUIS.

Eh! comment, hélas!...

LA BARONNE.

Si... par exemple, au lieu d'attendre trois mois...

LE MARQUIS, *à part.*

Elle y vient!

LA BARONNE.

Ce mariage s'effectuait dès à présent?

LE MARQUIS, *tristement.*

Non, madame!... on pourrait supposer qu'il y a de ma part calcul, avidité...

LA BARONNE.

Laissons là toutes ces suppositions!... voyons les choses de sang-froid... vous avez des craintes pour vos propriétés dans les îles... Eh bien! ce soir je vous donne ma nièce... deux cent mille écus... des espérances...

LE MARQUIS.

O madame!...

LA BARONNE.

Et si vous tenez encore à partir... eh bien! votre femme restera auprès de moi... je veillerai sur elle.

LE MARQUIS.

Tant de générosité!...

LA BARONNE.

Voyons... est-ce convenu?

LE MARQUIS.

Vous me rendez le plus heureux des hommes!

LA BARONNE.

Allons, c'est bien!... j'écris un mot à mon notaire, et ce soir il n'y aura plus à s'en dédire!

Elle va à la table.

LE MARQUIS, *à part.*

Ah! enfin!... j'ai travaillé pendant huit ans pour en venir là!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARTIAL, *puis* BERNARDIN *et* Mme LATOUR, *puis* VIRGINIE.

LA BARONNE, *à Martial.*

Qu'est-ce? que voulez-vous?

MARTIAL.

Monsieur de Saint-Pierre demande s'il peut entrer avec la personne dont il a parlé à madame ce matin.

LA BARONNE.

Oui, sans doute; dites à ma nièce que je l'attends avec sa nouvelle gouvernante.

Elle se place et écrit. Martial fait signe à Bernardin d'approcher. Il entre en donnant la main à Mme Latour, qui est vêtue très-simplement. Elle porte une mante qui lui cache une partie de la figure.

Mme LATOUR, *bas, à Bernardin.*

Dieu!... le marquis!

BERNARDIN, *de même.*

Ne craignez rien! je suis là! (*Haut.*) Madame la baronne.

LA BARONNE, *écrivant.*

Pardon, monsieur de Saint-Pierre, je termine une lettre, et je suis à vous.

LE MARQUIS, *saluant.*

Madame !...

LA BARONNE, *au Marquis, en sonnant.*

Restez, marquis ! (*Au domestique qui entre.*) Cette lettre à mon notaire. (*Au Marquis.*) Ou plutôt veuillez passer dans mon cabinet... nous avons besoin de causer ensemble.

LE MARQUIS.

Je me rends à vos désirs, madame.

Il donne la main à la Baronne, qui le conduit jusqu'à la porte de gauche. Le Marquis sort en même temps que Virginie entre.

VIRGINIE, *à la vue de sa mère.*

Ah !

Elle demeure tremblante. Mme Latour, tremblante aussi, la conjure du geste de se contenir.

LA BARONNE, *qui s'est retournée.*

Qu'est-ce donc ?

BERNARDIN, *vivement.*

Rien... rien, madame la baronne.

Mme LATOUR, *à part.*

Me voilà donc en présence de cette femme qui m'a tant fait souffrir et qui m'a séparée de ma fille !

LA BARONNE, *qui est redescendue.*

Virginie, voici madame Dubamel, qui, jusqu'à nouvel ordre, s'occupera plus personnellement de vous. (*A Mme Latour.*) Je vous donnerai tantôt mes instructions à ce sujet.

Mme LATOUR.

J'ose espérer que madame la baronne sera satisfaite de mes soins pour... la jeune personne auprès de laquelle sa bonté daigne me placer.

LA BARONNE.

C'est bien ! malheureusement depuis ce matin mes idées ont été contrariées... peut-être n'occuperez-vous pas longtemps la place que je vous avais destinée.

Mouvement de Virginie.

Mme LATOUR, *effrayée.*

Eh ! quoi, madame !...

LA BARONNE.

Mais rassurez-vous, je tâcherai de vous en trouver une autre... et dans tous les cas, soyez sans inquiétude, vous resterez ici.

Mme LATOUR.

O madame ! que d'obligation je vous aurai !...

BERNARDIN, *à part.*

Ce changement d'idée, cette lettre au notaire... Le danger serait-il imminent ?

LA BARONNE.

Ma nièce conserve encore quelques-uns de ces défauts fruits d'une éducation plus que négligée .. il faudra les combattre sévèrement... on l'avait élevée comme une servante... (*Mouvement de Mme Latour. Bernardin contient Virginie.*) Soyez bonne, sans être trop indulgente.

BERNARDIN.

Madame Dubamel sera pour Virginie une compagne, une véritable amie.

LA BARONNE, *prenant Mme Latour à part.*

J'ai surtout une recommandation à vous faire ; quand Virginie vous parlera de ses souvenirs d'enfance, rompez l'entretien... ne souffrez jamais qu'elle vous parle de sa mère...

VIRGINIE, *à part, avec inquiétude.*

Mon Dieu ! que lui dit-elle ?

LA BARONNE.

C'est une femme dont le nom ne doit jamais être prononcé chez moi !

Mme LATOUR, *à part.*

Qu'ai-je fait, mon Dieu, pour être traitée ainsi ?

VIRGINIE, *bas, à Bernadin.*

Elle pleure !

BERNARDIN, *de même.*

O mon enfant !... il faut être mère pour se soumettre à de telles épreuves !

LA BARONNE, *à Virginie.*

Allons, je vous laisse faire connaissance... Ce soir vous serez heureuse... et si vous n'êtes pas une ingrate, vous me remercierez.

VIRGINIE, *avec joie et regardant sa mère à la dérobée.*

O madame ! je ne saurais être plus heureuse qu'en ce moment !... ni plus reconnaissante de vos bontés pour moi !

Sortie de la Baronne par la gauche.

SCÈNE X.

BERNARDIN, Mme LATOUR, VIRGINIE.

Dès que la porte est refermée, Mme Latour se jette dans les bras de Virginie.

VIRGINIE.

Ma mère !

Mme LATOUR.

Mon enfant !

BERNARDIN.

Embrassez-vous et pleurez de joie !... mais de la prudence, car nous ne sommes pas au bout de nos peines, et il y a là un homme !... A bientôt ! je veille sur vous !

Il sort par le fond.

SCÈNE XI.

VIRGINIE, Mme LATOUR *assise.*

VIRGINIE, *se jetant à ses pieds.*

C'est vous !... je vous revois !... Cette fois ce n'est point une illusion !

Mme LATOUR.

Ma Virginie !... Oh ! viens que je te serre dans mes bras, que je t'embrasse encore !

VIRGINIE.

Mon cœur ne m'avait donc pas trompé !... (*Montrant la fenêtre.*) C'était bien vous que j'avais vue là !

Mme LATOUR.

Oui, Virginie, oui, c'était moi !

VIRGINIE.

Et tu as tardé si longtemps !... O ma mère !

Mme LATOUR.

Arrivée à Paris, monsieur de Saint-Pierre me choisit un petit logement dans la maison qui fait face à cet hôtel... Que de fois, les yeux fixés sur

cette fenêtre, j'épiais l'instant où tu viendrais à y paraître! et lorsque, après une vaine attente, la nuit était venue, que de larmes ta pauvre mère n'a-t-elle pas versées en songeant qu'elle était si près de toi, et qu'il lui était interdit de t'embrasser!.. (*Se levant.*) Que de fois encore, couverte d'un long voile qui me rendait méconnaissable, j'attendais dans la rue que tu vinsses à sortir pour te rendre aux offices divins!.. et quand tu venais à paraître, avec quel frémissement je m'approchais de toi, bien près, bien près!.. Une fois les domestiques de ta tante m'ont repoussée rudement; mais ce jour-là j'avais été plus heureuse, ma main avait effleuré la tienne!

VIRGINIE, *avec une grande expression de regret.*

Et moi je ne savais rien, j'ignorais tout cela!

Mme LATOUR.

Maintenant c'est moi qui veillerai sur ta destinée, prête à te défendre contre ceux qui voudraient tramer ton malheur!... Devant le monde je ne serait pour ma Virginie qu'une étrangère, une servante de plus... mais quand nous serons seules, oh! alors je redeviendrai ta mère, je te presserai sur mon cœur, et je me dédommagerai bien de la contrainte que je dois m'imposer pour ton bonheur et ton avenir!

VIRGINIE.

Oh! quelle joie, mon Dieu! quelle joie!... Mais tu ne me dis rien de Marguerite... Et Domingue, Marie... et...

Mme LATOUR.

Et Paul, n'est-ce pas?... Ils ont bien pleuré après ton départ, ma Virginie... j'étais obligée de les consoler, moi qui avais tant besoin de consolations!...

VIRGINIE.

C'est à mon tour d'essuyer leurs larmes... Ramène-moi vers eux, ma bonne mère... emmène-moi de cette maison où, sous prétexte de m'enrichir, on me retient prisonnière... où je meurs lentement!... Oh! je t'en conjure, ma mère chérie, emmène-moi, emmène-moi!... Je ne saurais vivre plus longtemps loin de notre île... loin de Paul!

Mme LATOUR.

Ce que tu me demandes, enfant, est impossible!... c'est en vain que je réclamerais ma fille; les cruels ne m'ont-ils pas dépouillée de mes droits?

VIRGINIE, *au cou de Mme Latour.*

Ah! pauvre mère! pauvre mère!

Elle embrasse Mme Latour à plusieurs reprises. La porte se rouvre. Bernardin rentre.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BERNARDIN.

BERNARDIN, *vivement.*

Vite! rentrez chez vous, Virginie, laissez-moi seul ici.

Mme LATOUR.

Qu'avez-vous, mon ami?... quelle agitation!...

BERNARDIN.

Déjà les salons se garnissent de monde, le marquis sort du cabinet de la baronne... il faut que je lui parle.

VIRGINIE.

Que se passe-t-il donc, mon Dieu?

Mme LATOUR.

Avons-nous à craindre un malheur?

BERNARDIN.

Mais allez, allez donc, et fiez-vous à moi!

Il les fait rentrer chez Virginie et referme la porte. Celle de gauche s'ouvre aussitôt, et le Marquis paraît.

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, BERNARDIN.

LE MARQUIS, *sans voir Bernardin.*

Allons, tout est réglé... encore deux signatures et je suis millionnaire.

BERNARDIN.

Pas tout à fait, s'il plaît à Dieu!... Pardon, monsieur le marquis, si je vous arrête.

LE MARQUIS.

Encore ici, monsieur!

BERNARDIN.

Je vous attendais.

LE MARQUIS.

Vous m'excuserez, mais en ce moment...

BERNARDIN.

Vous êtes pressé, moi aussi; notre entretien ne sera pas long.

LE MARQUIS, *impatienté.*

Eh bien, soit!... Voyons, monsieur, je vous écoute, car à la fin je perds patience!... Voilà huit ans que nous marchons sur la même route comme deux ennemis qui s'observent, et franchement, je serai bien aise d'en finir... Vous voulez engager une lutte avec moi, n'est-il pas vrai?

BERNARDIN.

La continuer, vous voulez dire, car elle a commencé à l'Ile de France, le jour où je vous vis pour la première fois!

LE MARQUIS.

De ce jour-là, je compris que vous me seriez hostile!

BERNARDIN.

Je vous avais deviné.

LE MARQUIS.

J'espérais du moins qu'à Paris je n'aurais plus à subir votre présence!

BERNARDIN.

C'est pour vous que j'ai fait le voyage.

LE MARQUIS.

Mais enfin, monsieur, dites-moi donc quelle est votre pensée?

BERNARDIN.

Je vais vous dire la vôtre; je vais vous dire pourquoi vous avez si longtemps et si chaude-

ment plaidé auprès de madame de Reynal la cause de sa petite-nièce; pourquoi vous avez aidé au rapt infâme qui a dépouillé une mère de son bien le plus précieux, de sa fille!... Vous allez épouser mademoiselle Latour!

LE MARQUIS.

Vous avez dit vrai.

BERNARDIN.

Mais vous ignorez donc, monsieur, qu'elle ne vous aime pas?

LE MARQUIS.

Je m'en doute bien un peu.

BERNARDIN.

Vous savez aussi qu'elle en aime un autre?

LE MARQUIS.

Qui donc?... Monsieur Paul?... Cette plaisanterie était peut-être tolérable à l'Ile de France; à Paris elle serait ridicule.

BERNARDIN, *vivement.*

A Paris comme à l'Ile de France, Virginie est fiancée à Paul!

LE MARQUIS.

Allons donc, un enfantillage!

BERNARDIN.

Un amour sincère, inaltérable!

LE MARQUIS.

Vous me permettrez d'espérer que le temps, la distance...

BERNARDIN.

Ni le temps ni la distance ne pourront rien sur un cœur comme celui de Virginie!

LE MARQUIS, *froidement.*

Alors, il lui restera la résignation.

BERNARDIN.

Et c'est là-dessus que vous avez compté, monsieur?

LE MARQUIS.

Faute de mieux!

BERNARDIN.

Mais un pareil mariage, s'il s'accomplit jamais, fera le malheur de Virginie et le vôtre!

LE MARQUIS.

Oh! quant à moi, monsieur, je suis aussi un philosophe, et je ne sais pas d'affliction qui puisse tenir contre soixante mille livres de rentes.

BERNARDIN, *s'écriant.*

A la bonne heure! au moins vous jetez franchement le masque.

LE MARQUIS.

C'est que je n'ai plus personne à intriguer.

BERNARDIN.

Je vous entends... Vos créanciers avaient perdu patience; vos promesses n'ayant plus cours auprès d'eux, il leur fallait un gage, ou c'en était fait de votre liberté... ce gage, c'est la signature de votre contrat de mariage avec une riche héritière, et dans une heure ce contrat sera signé... dans une heure vos créanciers verront leur remboursement assuré... l'or qu'ils recevront de vos mains sera trempé des larmes d'une infortunée.... mais qu'importe?

LE MARQUIS, *avec calme.*

Oh! mon Dieu, pourvu qu'il pèse le poids... ces gens-là n'ont pas d'âme!

BERNARDIN.

Vous ne l'épouserez pas!

LE MARQUIS.

Je ne l'épouserai pas?

BERNARDIN.

Non!

LE MARQUIS.

Et que ferez-vous pour m'en empêcher?

BERNARDIN.

Ce que je ferai!... Je n'en sais rien encore... mais vous ne l'épouserez pas!... madame de Reynal m'entendra!

LE MARQUIS.

Et que lui apprendrez-vous?... que j'ai dévoré grandement l'héritage de mon père?... C'est pour elle de l'histoire ancienne... qu'aux trois quarts ruiné, mon mariage avec sa nièce doit refaire ma fortune?... elle ne sait que cela!

BERNARDIN, *à part.*

Oh! l'infâme a raison... Virginie est perdue si Dieu ne nous vient en aide!... (*Haut et avec prière.*) O monsieur! si vous faites couler des larmes, que ce soit de joie ou de reconnaissance; réparez le mal que vous avez fait; rendez une fille à sa mère, une épouse à celui que son cœur a choisi, et votre nom sera béni de deux familles que votre mariage plongerait dans le désespoir!

LE MARQUIS, *froidement.*

Vous eussiez fait un excellent avocat, monsieur.

BERNARDIN, *avec indignation.*

Ah! c'en est trop! et j'ai honte d'être descendu jusqu'à la prière... Je fais appel à votre honneur, et vous êtes sourd... Eh bien! il me reste à qualifier l'action que vous allez commettre!

LE MARQUIS, *s'animant.*

Prenez garde, monsieur!

BERNARDIN.

Oh! vous ne m'empêcherez pas de vous crier qu'épouser une femme malgré elle, quand son cœur appartient à un autre, est une action déloyale et lâche!

LE MARQUIS, *furieux.*

Monsieur de Saint-Pierre!

Ici la porte du fond s'ouvre.

MARTIAL, *annonçant.*

Le notaire de madame la baronne.

Le Notaire entre.

LE MARQUIS, *avec joie.*

Mon contrat!... (*Raillant.*) Si vous voulez y signer, monsieur, vous me ferez beaucoup d'honneur!

BERNARDIN.

Je n'y signerai pas... ni vous non plus.

MARTIAL, *bas à Bernardin.*

Est-ce que nous aurions perdu la partie?

BERNARDIN, *bas.*

J'en ai bien peur.

MARTIAL, *bas.*

Saperlote!... ça serait enrageant!

BERNARDIN, *bas.*

Cependant, il me reste un espoir... oui, oui.

Il sort précipitamment.

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, LA BARONNE, VIRGINIE, LE NOTAIRE, INVITÉS *entrant par le fond; puis* Mme LATOUR, *puis* BERNARDIN, *puis* MARTIAL.

La Baronne va au devant des invités. Salutations de part et d'autres. Mouvement de curiosité à la vue de Virginie, qui ne peut se défendre d'un léger trouble.

LA BARONNE, *tenant Virginie par la main.*

Mes chers parens et amis, permettez-moi de vous présenter mademoiselle Virginie Latour, ma petite-nièce, et la légataire universelle de tous mes biens! (*Mouvement général. La Baronne ajoute, à part, avec une joie maligne.*) Allons, ma déclaration a produit son effet.

VIRGINIE.

Ah! madame, comment pourrai-je reconnaître tant de bonté?

LA BARONNE, *avec douceur.*

En vous montrant docile à mes désirs.

LE MARQUIS, *à part, en riant.*

Je ne connais rien d'amusant comme des figures de collatéraux désappointés.

LA BARONNE, *continuant.*

En faisant don à Virginie de ma fortune, je prétends encore lui assurer un sort brillant dans ce monde où elle fait aujourd'hui son entrée... Je vous invite donc à vouloir bien honorer de votre signature le contrat de mariage de mademoiselle Latour avec M. le marquis de Vaudois.

VIRGINIE, *s'écriant.*

Un contrat! un mariage!

LA BARONNE, *impérativement.*

Dans huit jours vous serez marquise de Vaudois!

VIRGINIE, *avec force.*

Oh! jamais! jamais!

LA BARONNE, *de même.*

Que signifie...

TOUS.

Que dit-elle?

LE MARQUIS, *à part.*

Voilà ce que je redoutais.

LA BARONNE.

Un tel scandale... Expliquez-vous, mademoiselle.

VIRGINIE.

Je suis la fiancée de Paul, et je ne serai jamais qu'à Paul.

TOUS.

Paul!

LA BARONNE.

Paul! Qu'est-ce que c'est que Paul?

VIRGINIE.

L'ami, le compagnon de mon enfance, mon frère, mon époux devant Dieu!

LA BARONNE.

Qu'entends-je?... Oh! je ne souffrirai pas qu'à l'exemple de votre mère, vous déshonoriez notre famille!

VIRGINIE, *avec énergie.*

Ah! repoussez-moi, chassez-moi, madame, mais n'outragez pas ma mère.

LA BARONNE.

Votre mère! celle à qui vous donnez ce nom n'a plus de droits sur vous!

Mme LATOUR, *paraissant tout à coup.*

Je viens pourtant les réclamer, madame!

Stupéfaction générale.

VIRGINIE, *dans les bras de Mme Latour.*

O ma mère! ma mère! sauve-moi!

LE MARQUIS, *stupéfait.*

Madame Latour!

TOUS.

Sa mère!

LA BARONNE, *suffoquant de colère.*

Quoi! c'était vous! madame Latour!... Malheureuse! vous avez osé...

Mme LATOUR, *avec élan.*

Tout braver pour revoir ma fille!

LA BARONNE.

Qu'on appelle mes gens! que l'on chasse cette femme!

LE MARQUIS, *à part.*

A la bonne heure!

Mme LATOUR.

Épargnez-vous une semblable action, madame. Ma place, je le sais, n'est point ici, et sans ma fille, croyez-le bien, jamais je ne me serais souvenue d'une parenté qui ne m'a valu de votre part qu'humiliation et mépris... Je n'implore de vous qu'une grâce : cet acte inique, qui vous donne tout pouvoir sur ma fille, anéantissez-le, madame... Vous ne pouvez l'aimer, vous, tandis que moi, c'est mon bien le plus cher, c'est ma vie... Ah! laissez-moi, laissez-moi mon enfant!

LA BARONNE, *rudement.*

Jamais! j'ai eu le pouvoir de vous arracher votre fille, j'aurai celui d'élever entre elle et vous les murs d'un cloître.

Mme LATOUR.

Grand Dieu!

LA BARONNE, *avec fureur.*

Plus de mariage, soit! mais un couvent!

BERNARDIN, *paraissant.*

Ni l'un ni l'autre!

LA BARONNE, *reculant.*

Que signifie...

BERNARDIN.

Cela signifie, madame la baronne, que le ministre, qui parfois fait assez bien les choses, rend une fille à sa mère.

LA BARONNE, *s'écriant.*

Qu'entends-je?

BERNARDIN.

Ce que par ma bouche le ministre vient d'entendre, la vérité.

Mme Latour et Virginie s'embrassent.

LA BARONNE, *prenant une résolution subite.*

Monsieur le notaire, vous êtes venu pour un

contrat de mariage, c'est un testament que vous allez faire, le mien!

LE MARQUIS, *à part.*

Quel espoir!

LA BARONNE, *continuant.*

Vous aussi, monsieur de Vaudois, vous avez été outragé, vous aussi vous allez être vengé. (*Au Notaire.*) Écrivez! écrivez que moi, baronne de Reynal, je déclare, par le présent acte, léguer tout mon bien... (*le Marquis s'incline humblement*) à l'Église!

LE MARQUIS, *qui s'est vivement redressé, et à part.*

Je suis ruiné!

MARTIAL, *qui s'est glissé derrière les assistans, et s'adressant au Marquis en s'inclinant devant lui respectueusement.*

Monsieur le marquis, j'ai l'honneur de vous informer que les recors sont en bas qui vous attendent.

Confusion du Marquis. Le Notaire, qui a rédigé l'acte, présente la plume à la Baronne, qui signe après avoir jeté sur Mme Latour et Virginie un regard triomphant.

BERNARDIN, *prenant la main de Virginie.*

Vous voilà pauvre, mon enfant, mais le bonheur est à l'Ile de France!

Tableau. Le rideau baisse.

ACTE CINQUIEME.

Premier Tableau.

La case de Marguerite. Cette case est d'un aspect presque misérable; çà et là sont des ustensiles de pêche et de jardinage qui semblent abandonnés. Au fond, la porte d'entrée. Au delà, quelques rochers. La teinte du paysage indique que le ciel est sombre. Le vent souffle par intervalle. Il est nuit. Une lampe brûle sur la table à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, MARIE.

Au lever du rideau, Marguerite est assise à droite. Son maintien exprime la douleur. Marie, debout à peu de distance, la contemple tristement.

MARIE, *après être descendue auprès de Marguerite.*

Maîtresse! bonne maîtresse!

MARGUERITE, *qui a relevé la tête.*

Ah! c'est toi, Marie... je ne t'ai pas entendue rentrer... ma pauvre tête était ailleurs, et j'y vois à peine à travers mes larmes... Eh bien! tu ne les as pas rencontrés?

MARIE.

Marie a parcouru toute la montagne, a appelé, appelé, et l'écho seul répondu.

MARGUERITE.

Mon Dieu! n'est-ce donc pas assez d'être séparée de celles qui dix-huit ans me tinrent lieu de famille? n'est-ce pas assez d'être condamnée à vivre loin de ces êtres chéris?... me faut-il encore trembler pour mon fils, pour mon Paul? Depuis trois jours il est errant loin de notre case, depuis trois mortels jours je n'ai ni embrassé ni aperçu mon pauvre enfant!

MARIE.

Domingue pas quitter lui un instant, vous être tranquille!

MARGUERITE.

Ah! sans le dévouement de ce fidèle serviteur, je le sens, je n'aurais pu supporter ces longues absences de Paul... j'aurais succombé à l'effroi qu'elles me causent... mais sans cesse attaché aux pas d'un infortuné, Domingue veille sur lui avec tant de sollicitude!

MARIE.

Oh! vous rien craindre pour maître Paul!

MARGUERITE, *avec inquiétude.*

Jusqu'alors, jamais leur absence ne s'était prolongée au delà de deux jours... Ah! Paul! Paul! (*Après un temps.*) Peut-être les sages consolations de M. Henri seraient-elles parvenues à triompher de son désespoir... Mais, hélas! en perdant les seuls amis que le ciel m'avait accordés, j'ai aussi perdu mon fils!... Indifférent maintenant à tout ce qui l'entoure, morne, silencieux, abattu, le malheureux est devenu sourd à la voix de sa mère; il ne semble vivre que pour une pensée: Virginie! un seul espoir le soutient encore, celui de revoir Virginie!

Bruit de pas à l'extérieur.

MARIE, *vivement.*

Ah!... c'est lui sans doute!

Elles s'élancent toutes deux à la porte du fond où paraît Domingue.

SCENE II.

LES MÊMES, DOMINGUE, *un bâton à la main et une besace sur l'épaule.*

MARIE, *à sa vue.*

Domingue!

MARGUERITE, *saisie d'effroi.*

Et Paul? et mon fils? où est mon fils?

DOMINGUE.

Oh! lui pas loin... lui s'être arrêté en passant au Repos de Virginie, et Domingue être accouru. Domingue pas penser que pauvre mère bien effrayée en voyant Domingue revenir tout seul... Domingue bête!

MARGUERITE, *haletante.*

Déjà mon cœur ne battait plus... mon sang s'était glacé... déjà je croyais mon enfant mort.

DOMINGUE, *tressaillant.*

Mort!... (*Puis, d'un ton d'incrédulité.*) Oh! maîtresse savoir bien que Paul pas pouvoir être mort, puisque Domingue être encore vivant!

MARGUERITE.

Mais de quel côté le désespoir avait-il donc conduit mon malheureux enfant?... Marie vous a vainement cherchés dans la montagne.

DOMINGUE.

Comme toujours, maître avoir commencé par visiter les endroits qui lui rappellent Virginie. Maître s'assied là où jeune maîtresse s'est assise, cueille et place sur son cœur la fleur qu'elle a plantée... partout, lui pousser gros soupirs... verser grosses larmes!

MARGUERITE, *pleurant.*

Mon pauvre enfant!

DOMINGUE, *continuant.*

Et puis après, lui se relever tout à coup, courir vers le rivage, et si fort, si fort, que vieux Domingue avoir bien de la peine à le suivre... et arrivé à l'endroit où grand vaisseau a emmené jeune maîtresse, lui s'arrêter, l'appeler... et puis pleurer encore beaucoup... Domingue avoir voulu l'entraîner; lui s'être fâché contre pauvre esclave; alors, Domingue n'avoir plus rien dit, et maître être resté tout un grand jour au bord de la mer, immobile, et les yeux tournés vers la France, comme si lui attendre retour de grand vaisseau!

Ici, Marie, débarrasse Domingue de son bâton et de sa besace.

MARIE, *étonnée, et soulevant la besace.*

Oh! vous, pas manger?

DOMINGUE, *soupirant.*

Maître Paul avoir pas voulu... et Domingue pas manger non plus... Domingue trop chagrin pour ça!

MARGUERITE, *qui est remontée jusqu'à la porte du fond.*

Ah! le voilà! le voilà!

Domingue et Marie remontent vivement la scène. Paul paraît à l'extérieur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PAUL *paraissant au fond; son maintien décèle une grande douleur; son regard est fixe et attaché à la terre.*

MARGUERITE, *ne pouvant retenir ses larmes.*

Ah! mes amis!

Paul descend la scène lentement et sans voir ceux qui l'entourent.

DOMINGUE, *tristement.*

Lui, pas seulement voir nous.

MARGUERITE, *douloureusement.*

Son cœur ne lui révèle plus la présence de sa mère!

Arrivé près d'un siége, Paul s'y laisse machinalement tomber.

DOMINGUE.

Pas entendre non plus.

MARGUERITE, *pleurant.*

Ah! madame Latour, votre ambition pour votre fille a tué mon enfant!

Après un moment d'immobilité, Paul tire de son sein le mouchoir de Virginie. Après l'avoir porté à ses lèvres, il le considère avec une poignante expression de douleur.

DOMINGUE, *pleurant.*

Pauvre maître!

MARGUERITE.

Toujours ce morne silence!

Marguerite, Domingue et Marie s'approchent de Paul. Moment de silence interrompu seulement par des sanglots. Tout à coup Paul tressaille, et semblant sortir peu à peu de sa léthargie, il promène autour de lui ses regards, fixes d'abord; puis les arrêtant sur Marguerite, sa poitrine devient haletante, les larmes se frayent enfin un passage, et il tombe à deux genoux devant sa mère.

PAUL, *sanglotant.*

Ah! pardon! pardon, ma mère!

MARGUERITE, *s'écriant.*

Merci, mon Dieu, merci!

Elle couvre de baisers la tête de Paul.

PAUL, *suffoquant.*

Des larmes!... et pas un reproche!

MARGUERITE.

Non! non!

PAUL.

Des larmes!... et c'est moi qui les fais couler!

MARGUERITE.

Elles sont de joie maintenant!... elles sont do bonheur!

Elle l'embrasse de nouveau.

PAUL, *cherchant à se dégager.*

Ah! repoussez-moi plutôt, repoussez-moi, car je suis un ingrat, un mauvais fils... repoussez-moi, car au lieu de chercher des consolations dans votre amour, je l'ai payé par l'indifférence et l'abandon... Tout à la perte que j'ai faite, j'ai oublié qu'il me restait ma mère... ma mère à aimer!.. ma mère à secourir!... par moi vous avez connu lo douleur, vous avez connu la misère... Enfant dénaturé, je suis resté sourd à vos sanglots, insensible à votre désespoir!... Ah! pardonnez-moi! pardonnez-moi!

MARGUERITE.

Oui, oui, je te pardonne, et je t'aime!

DOMINGUE, *joyeux.*

Maître avoir bien pleuré... lui guéri, sauvé!

PAUL, *s'animant par degrés.*

Avec le repentir, un heureux pressentiment vient de pénétrer dans mon cœur... aux angoisses qui l'ont si cruellement déchiré succède un doux et bienfaisant espoir!... ses battemens me révèlent que mes maux vont finir, que bientôt je reverrai Virginie!... Ah! si Dieu ne l'a pas rendue plus tôt à mon amour, c'est qu'il me punissait de ma conduite envers la meilleure des mères!

MARGUERITE, *avec bonheur.*

Ah! j'ai retrouvé mon Paul, j'ai retrouvé mon fils!

PAUL.

Oui, votre fils... votre fils aimant et dévoué!

MARGUERITE.

Que le ciel te récompense, en ramenant parmi nous celle qui est ta vie.

PAUL.

Je mériterai sa clémence, ma mère; je mériterai qu'il me réunisse à Virginie ..et d'abord, nous allons reprendre nos travaux; n'est-ce pas, mon bon Domingue?

DOMINGUE, *heureux.*

O Domingue! pas mieux demander!

PAUL, *saisissant un des instrumens de jardinage qui sont à terre.*

A chacun de nous, ami, un de ces instrumens de jardinage... à chacun de nous sa part de travail!... A moi, qui suis jeune, à moi la plus forte!

DOMINGUE.

Domingue aussi, travailler ferme!

PAUL, *s'exaltant.*

Avant peu, le jardin que Virginie aimait tant à parcourir aura repris son riant aspect... un vert et frais gazon parera le tertre ombragé par nos deux palmiers... les plus beaux coquillages que la marée dépose sur le sable décoreront la fontaine à laquelle Virginie a donné son nom!... Dans les arbres qui environnent ce lieu chéri je placerai des nids d'oiseaux, dont les chants salueront son retour... Partout, à chaque pas, ses regards se reposeront sur les fleurs qu'elle préfère... car elle reviendra; n'est-ce pas, ma mère, elle reviendra?

MARGUERITE, *élevant les mains.*

Vous avez eu pitié d'une pauvre mère, mon Dieu! vous êtes bon!

PAUL.

A l'ouvrage, Domingue!... c'est pour plaire à Virginie, c'est pour nourrir ma mère que nous allons travailler!

DOMINGUE, *avec une grande joie.*

Tout de suite, maître!... c'est-à-dire, après que nous avoir mangé... car Domingue bien content, bien joyeux... et Domingue avoir grosse faim à présent!... et maître aussi avoir faim!... Allons, allons, maître, venez là... Et vous aussi, maîtresse... et Domingue boire avec vous bonne goutte de tafia à la santé et au retour de maîtresse Virginie...

Tout en parlant il a versé dans des tasses en coco.

PAUL.

Oh! oui, au retour de Virginie!... (*Marie a tiré de la besace un morceau de pain et un fruit qu'elle remet à Domingue; il mange avec une avidité comique. Pendant ce jeu de scène, l'attention de Paul et de Marguerite est attirée vers le fond, qui depuis un instant a été traversé par des habitans du quartier et des esclaves; les uns ne font que passer rapidement; d'autres s'abordent et semblent se communiquer une grande nouvelle; pendant cette scène le vent à souffle avec plus de violence. Paul.*) Qu'y a-t-il donc?... et pourquoi tout le quartier est-il en rumeur?

MARGUERITE, *étonnée.*

Je l'ignore. (*S'adressant à deux Colons arrêtés près de l'entrée de la case.*) Savez-vous, messieurs, où court ainsi tout ce monde?

PREMIER COLON.

Au rivage, ma bonne dame, d'où l'on vient de signaler l'arrivée d'un navire.

PAUL, *vivement.*

Un navire!

DEUXIÈME COLON.

Le *Saint-Géran*, dit-on, venant de France.

PAUL.

De France!

PREMIER COLON.

On ajoute que, porté sur l'île par les courans, il vient d'entrer dans le détroit formé entre l'île d'Ambre et la côte.

Tout en parlant les deux colons sont entrés dans la case.

PAUL.

Un navire!... venant de France!... Ah! ma mère!... le même espoir que je lis dans vos yeux a fait battre mon cœur! Ce navire, peut-être, nous apporte des nouvelles!... Oh! oui! oui, Dieu a été touché de mon repentir, et déjà sa bonté se manifeste!

MARGUERITE.

Comme toi, je l'espère, mon fils!

PAUL.

A Port-Louis, Domingue, à Port-Louis!... nous y attendrons l'arrivée du *Saint-Géran!*

DOMINGUE.

Domingue être tout prêt, maître!

PAUL, *élevant les mains.*

En récompense de ce que j'ai souffert, mon Dieu! je ne vous demande qu'une lettre, un souvenir de Virginie!

MARGUERITE, *à elle-même, et les mains jointes.*

Mon Dieu! faites que cette fois son attente ne soit pas encore trompée!

PREMIER COLON.

Je crains bien que vous n'attendiez longtemps à Port-Louis l'arrivée de ce navire...

PAUL.

N'importe!... nous attendrons que le débarquement puisse avoir lieu!

DEUXIÈME COLON.

Si, comme on le dit, il a mouillé en deçà de l'île d'Ambre, il ne tardera pas à être en grand péril, car ces parages sont mauvais, et tout annonce l'approche d'un ouragan terrible!

DOMINGUE, *qui a remonté au fond.*

C'est vrai!... ciel bien noir... air bien lourd, quoiqu'il fasse grand vent!

PAUL.

Que Dieu protége ce navire!

MARGUERITE.

Et ceux dont les jours dépendent de son salut!

PAUL, *embrassant Marguerite.*

Adieu, ma mère!... adieu!

Ici un grand tumulte se fait entendre dans l'éloignement. Tous prêtent l'oreille. Paul, qui allait franchir le seuil de la porte, s'arrête.

PAUL.

Qu'est-ce que cela?

UNE VOIX *encore éloignée.*

Monsieur Paul! monsieur Paul!

MARGUERITE, *vivement.*

On a prononcé ton nom!

LA VOIX, *plus rapprochée.*

Monsieur Paul! monsieur Paul!

DOMINGUE, *au fond, en dehors.*

C'est André, maître!...

Paul va s'élancer hors de la case, quand André paraît et se précipite en scène. Le vent, soufflant avec plus de violence encore, commence à faire trembler la case.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANDRÉ, *qui est haletant.*

ANDRÉ, *d'une voix entrecoupée.*

Ah! monsieur Paul!... monsieur Paul!... réjouissez-vous!...

PAUL.

Que voulez-vous dire?

ANDRÉ.

André, pour qui vous avez été si bon... dont vous avez secouru la vieille mère, n'a voulu céder à personne le bonheur de vous apporter cette heureuse nouvelle!

MARGUERITE *et* PAUL, *ensemble.*

Achevez!

ANDRÉ.

De retour, monsieur Paul!... notre bienfaitrice est de retour!

MARGUERITE *et* PAUL, *ensemble.*

Virginie!...

ANDRÉ.

Oui!... dans la chaloupe qui déjà s'avançait vers le rivage, j'ai reconnu sa mère!... j'ai reconnu monsieur Henri!

Le tumulte a été croissant à l'extérieur.

PAUL.

Soyez béni, mon Dieu! soyez béni!

VOIX, *au dehors.*

Les voilà! les voilà! les voilà!

PAUL, *saisissant la main de Marguerite.*

Ah! venez! venez, ma mère!

PLUSIEURS PERSONNES, *paraissant au fond, en courant.*

Les voilà! les voilà! les voilà!

Paul s'élance déjà hors de la case, quand le seuil en est subitement envahi par la foule, au milieu de laquelle sont Bernardin et Mme Latour.

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme LATOUR, BERNARDIN, HABITANS *et* ESCLAVES.

Mme Latour s'est jetée au cou de Marguerite. Bernardin tient Paul embrassé.

Mme LATOUR.

Ma sœur!

BERNARDIN.

Mon ami!...

Paul va passer des bras de Bernardin dans ceux de Mme Latour, quand il s'aperçoit de l'absence de Virginie.

PAUL, *reculant et s'écriant.*

Seuls!... vous êtes seuls!... et Virginie?...

BERNARDIN.

Restée à bord du *Saint-Géran!*

Mme LATOUR.

Dieu n'a pas permis que vous fussiez encore réunis!

PAUL, *inquiet.*

De grâce, expliquez-vous..... expliquez-vous!

BERNARDIN.

Avant tout, mon ami, rassure-toi... Le *Saint-Géran* ne pouvait entrer que demain à Port-Louis, la plupart des passagers, impatiens, comme nous, de débarquer, ont obtenu du capitaine que les embarcations fussent mises à la mer.

PAUL.

Eh bien?...

BERNARDIN.

Déjà nous étions dans la dernière chaloupe... déjà nous tendions la main à Virginie pour l'aider à descendre... quand nous avons été brusquement séparés du navire... une lame a coupé le câble qui nous y amarrait... et le courant nous a emportés rapidement vers le rivage!

PAUL, *avec douleur.*

Ainsi donc... demain seulement?

BERNARDIN.

Demain, le *Saint-Géran* arrivera à Port-Louis, où dès le point du jour nous nous rendrons tous pour revoir plus tôt Virginie!

PAUL, *devenu triste.*

Ce câble rompu... cet obstacle à l'instant d'être réunis pour toujours... je ne puis me défendre d'un triste pressentiment... on dirait que le ciel se déclare contre nous!

BERNARDIN.

Cette fois, Paul, votre séparation n'aura pas été de longue durée.

Ici le vent redouble de fureur.

PAUL, *avec une secrète terreur.*

Peut-être!... n'entendez-vous pas le vent qui mugit et disjoint notre case? (*Bruit de tonnerre au loin.*) Mais une affreuse tempête se prépare!...

Mme LATOUR *et* MARGUERITE, *avec effroi.*

Une tempête!

Ici un coup de canon.

PAUL.

Ce coup de canon!...

BERNARDIN.

De la forteresse, sans doute.

PAUL, *avec terreur.*

C'est du *Saint-Géran* qu'il est parti!

BERNARDIN, *troublé.*

Non, non... c'est impossible!...

Mme LATOUR, *avec effroi.*

Vous pâlissez, mon ami!

MARGUERITE.

Ah! ce serait affreux!

Ici un second coup de canon, et ainsi de distance en distance jusqu'à la fin du tableau.

PAUL, *s'écriant.*

C'est le canon de détresse!

Mme LATOUR.

Le navire est en péril!

MARGUERITE.

Il appelle à son aide!

PAUL.

Ah! Virginie est perdue!

BERNARDIN.

Oh! non! non!... au moment de te la rendre, Dieu ne voudra pas t'en séparer!

Au bruit du canon se joint celui du tambour qui annonce l'approche d'un détachement se rendant au rivage. Le son des cloches retentit au loin. De longs et fréquens éclairs sillonnent le fond. Le vent ébranle la case.

PAUL, *délirant.*

Mes amis! je vous en conjure!... vous m'aiderez à la sauver, n'est-ce pas?

TOUS.

Oui! oui!

ANDRÉ.

Comptez sur nous tous!

PAUL, *s'écriant.*

Au rivage, mes amis!... au rivage!...

Violent coup de tonnerre. Paul a communiqué son énergie aux assistans. Mme Latour et Marguerite sont tombées à genoux.

Mme LATOUR, *les mains jointes.*

Mon Dieu! veillez sur mon enfant!

PAUL, *s'élançant.*

Au rivage!... au rivage!...

Tous se précipitent sur ses pas. Tableau. Le rideau tombe.

Dès que le rideau est tombé, le canon cesse de se foire entendre. Le tambour, les cloches et le tonnerre continuent seuls à mêler leur bruit aux mugissemens de la tempête, qui redouble de force quand le rideau se relève.

Deuxième Tableau.

La tempête alors apparaît dans toute sa horreur. La décoration représente une vue de la mer, prise entre l'île d'Ambre et la côte. A droite et à gauche sont d'immenses rochers accidentés d'arbres et de plantes battues par le vent. L'horizon est occupé par une portion de l'île, et par la pleine mer. A droite, au lointain, sont plusieurs navires luttant contre la tempête. A gauche, à un plan plus rapproché, on voit le *Saint-Géran* se débattant au milieu des récifs. Autour de lui s'élèvent des montagnes d'eau qui à chaque instant menacent de l'engloutir. Sur son pont sont encore quelques matelots criant au secours, et étendant les bras vers le rivage où est réunie toute la population du quartier, diversement groupée sur la plage et sur les rochers. Le ciel est en feu.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATELOTS, *sur le Saint-Géran*, COLONS *et* NÈGRES, *à terre.*

LES MATELOTS.

Au secours! au secours! au secours!

TOUS, *du rivage.*

Une barque à la mer! une barque à la mer!

Plusieurs s'élancent par les rochers et disparaissent. Les autres jettent des cordes à la mer pour recueillir les naufragés. Bientôt on aperçoit une barque montée par deux hommes, et se dirigeant avec peine vers le *Saint-Géran*; arrivée à moitié chemin elle sombre tout à coup; cris de terreur sur le rivage, cris de désespoir des naufragés du *Saint-Géran*, qui alors cherchent leur salut à la nage. En un instant, le pont du navire est devenu solitaire. Le tambour, qui se fait entendre plus rapproché, annonce l'arrivée d'un détachement.

SCÈNE II.

LE GOUVERNEUR, *entrant par la gauche, accompagné de son état-major et d'un détachement du Royal Navarre; puis* PAUL, BERNARDIN *et* DOMINGUE; *puis* Mme LATOUR, MARGUERITE *et* MARIE; *puis* VIRGINIE, *sur le Saint-Géran.*

LE GOUVERNEUR, *aux travailleurs.*

Courage, mes amis! ne vous rebutez pas! Sauvez, sauvez les naufragés!

Entrée de Paul par la droite, écartant tout sur son passage.

PAUL, *éperdu.*

Virginie! Virginie!

BERNARDIN, *l'arrêtant.*

Paul! mon enfant!

PAUL, *se dégageant.*

Laissez-moi! laissez-moi!

BERNARDIN.

Que veux-tu faire?

PAUL, *s'élançant.*

La sauver ou mourir avec elle! (*Puis, gravissant les rochers à droite.*) Virginie! Virginie!

En ce moment paraît Virginie sur le pont du *Saint-Géran*. Elle est vêtue de blanc, et a les cheveux épars. Arrivée sur l'avant du navire, elle se soutient à un débris de mât, et étend les bras vers Paul, qu'elle a reconnu sur le rocher.

VIRGINIE, *d'une voix déchirante.*

Paul! Paul! Paul!

PAUL.

Virginie! Virginie! je suis à toi!

Il s'élance dans la mer. Domingue, s'y jette après lui. Tous deux disparaissent. Au moment où Paul atteignait le haut du rocher, Mme Latour, Marguerite et Marie se précipitaient en scène par la gauche, suivies de plusieurs femmes. A la vue de Virginie sur le pont du navire, et de Paul s'élançant à la mer, Mme Latour et Marguerite ont jeté un grand cri.

Mme LATOUR *et* MARGUERITE, *ensemble.*

Ah!

Marguerite tombe à genoux. Mme Latour étend les bras vers sa fille avec désespoir. L'anxiété est sur tous les visages. Ici, un Matelot, le seul qui restât à bord du *Saint-Géran*, paraît sur le pont, se jette aux genoux de Virginie, et semble la conjurer. La pantomime de celle-ci exprime son refus de se dépouiller de ses vêtemens.

TOUS, *du rivage.*

Sauvez-la! sauvez-la!

Nouvelles supplications du matelot, nouveaux refus de Virginie; alors, le matelot s'élance seul à la mer. Un long cri de douleur s'élève du rivage. Au même instant, un craquement épouvantable se fait entendre, le *Saint-Géran* se disjoint, s'entr'ouvre et s'abîme dans les flots qui le recouvrent aussitôt.

TOUS LES ASSISTANS.

Ah!

Mme LATOUR, *tombant à deux genoux, et se cachant le visage.*

Ma fille!

En ce moment, reparaît Domingue, luttant contre les vagues et se cramponnant aux rochers du rivage. Bernardin, aidé de quelques nègres, le tire de l'eau; on le dépose sur le rivage, on l'entoure.

BERNARDIN, *cherchant à le rappeler à la vie.*

Domingue? Domingue?

Domingue semble rassembler un reste de force prêt à lui échapper.

MARGUERITE, *avec anxiété.*

Et Paul?

Mme LATOUR, *haletante.*

Et Virginie?

BERNARDIN, *à Domingue expirant.*

Réponds! réponds!

DOMINGUE, *d'une voix faible.*

Domingue... n'avoir pu les sauver!

Il tombe mort.

TOUS, *d'une voix sourde.*

Ah!

BERNARDIN, *élevant les mains.*

Chers enfans, vous êtes réunis dans le ciel, et moi, sur la terre, je vous promets l'immortalité!

Pendant ce temps, la tempête s'est apaisée. La mer est redevenue calme. Peu à peu une partie des nuages qui obscurcissaient le ciel s'est dissipée, et laisse voir Paul réuni à Virginie. A ce moment le soleil levant vient éclairer toute la surface de la mer. Tableau.

FIN.

N. B. Dans toutes les villes où l'on a joué *le Naufrage de la Méduse*, on peut, avec quelques changemens, faire servir pour ce dernier tableau le décor du cinquième acte.

S'adresser pour la mise en scène à M. HOSTEIN, directeur de la scène.

Paris. — Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.